QUE TRAMENT les FILLETTES ?

OCCUPATION ARTISTIQUE DE LA RUE EN ATTENDANT LE TRAMWAY

INVITEZ-VOUS RUE DES FILLETTES !

Pendant deux ans, la Fabrique des Impossibles et les Grandes Personnes vous proposent de faire vivre la rue des Fillettes au rythme d'un projet mêlant écriture de journaux muraux, créations visuelles, collages sur panneaux, programmation artistique et événements festifs ! Écrivez un épisode du roman-feuilleton participatif ; investissez l'espace public et laissez-vous surprendre par des créations poétiques, visuelles et imaginatives.

AU GRÉ DES ÉPISODES DU ROMAN-FEUILLETON, PASSANTES ET PASSANTS, HABITANTS ET HABITANTES, TRAVAILLEUSES ET TRAVAILLEURS, ÉTUDIANTES ET ÉTUDIANTS DES ALENTOURS, AFFICHEZ-VOUS DANS L'ESPACE PUBLIC !

#culturelaville • contact@lafabriquedesimpossibles.com

Une initiative de Plaine Commune, Territoire de la culture et de la création, en lien avec les villes d'Aubervilliers et Saint-Denis.

plaine commune
Saint Denis
AUBERVILLIERS
la fabrique des impossibles

le GRAND Roman FEUILLETON

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

ÉPISODE N°1

LE MYSTÈRE DE L'OISEAU VOLÉ

VÉRA ET LES FILLETTES SE DEMANDENT SI L'OISEAU DE DOISNEAU A ÉTÉ VOLÉ OU S'IL S'EST ENVOLÉ, ET POURQUOI « LE CŒUR DES FLEURS EST NOIR ».

L'atelier d'écriture des Fillettes à la Maison pour tous Henri-Roser

Ça se passe dans la Plaine, un quartier délimité par un canal à l'ouest, une avenue du Président-Wilson à l'est et un boulevard périphérique au nord. Son statut est ambigu, à cheval sur l'ancienne zone, la Plaine ne serait ni à Saint-Denis ni à Aubervilliers, ou plutôt à la frontière de Saint-Denis et d'Aubervilliers, ou encore dans un espace commun aux deux villes. Tout y change très rapidement ; une grande fièvre de construction emporte les vieilles usines, les vieux entrepôts, arrachant quelques maisons au passage. On dessine de nouvelles rues et on plante des édifices neufs parfois difficiles à déchiffrer. Le seul témoin qu'il y a eu jadis autre chose est ici un platane centenaire ou là un ancien habitant du quartier.

La Plaine ne serait ni à Saint-Denis ni à Aubervilliers.

La cheminée a arrêté de fumer

La construction la moins étonnante n'est pas l'école Doisneau-Casarès, dessinée par l'architecte primé Vincent Parreira, rue Cristino-Garcia. Elle a conservé une des rares cheminées d'usine du quartier qui en comportait une forêt. Comme un cageot ou une cage géante, elle est tout entière habillée de tasseaux, sculptés par endroits, dont Véra, le nez en l'air, admirait le travail, tout en s'inquiétant de voir la dentelle de bois déjà noircie par les intempéries. Le bois, c'est comme les vivants, il faut le soigner, sinon il s'abîme.

Quand Véra rêve

Il faut dire que Véra est infirmière libérale, qu'elle se déplace pour soigner, panser, discuter, et que son métier lui ouvre bien des portes, dans bien des maisons et des appartements de la Plaine. Elle travaille en français et même en anglais, quand il s'agit de Nigérians ou de Sri-Lankais, comme tout récemment, aujourd'hui. Vive et énergique, elle a un rapport intense avec son quartier, elle suit ses initiatives culturelles et ses métamorphoses, de la médiathèque Paul-Éluard à la Maison pour tous Henri-Roser et ailleurs. Elle connaît les gens de l'association Mémoire vivante de la Plaine et ceux de la Société d'Histoire d'Aubervilliers, et parfois elle rêve du passé du quartier, sans le secours des cailloux hallucinatoires qui se vendent du côté de la porte de La Chapelle et qu'on appelle *crack*. La matière ne manque pas, de la foire médiévale du Landit, avec ses écoliers, ses chevaliers et ses truands, aux anciens abattoirs de la Villette… Comment ne pas les évoquer pour expliquer son cauchemar surréaliste de la veille, une procession d'hommes à la queue leu leu qui portaient chacun sur l'épaule une tête de cheval coupée.

Trois fillettes regardent le ciel

Elle reconnaît soudain sur le trottoir trois fillettes qui semblent interloquées, et qui regardent le sol puis le ciel, le ciel puis le sol. La plus petite devait être à la maternelle, l'aînée en cours élémentaire, Véra les a croisées à la médiathèque et a discuté avec leur maman, Sissé, venue de la région de Kayes au Mali. Elles s'appellent Dariatou, Myriam et Wagui, belles, pointues, à la fois timides et décidées, bref, des Parisiennes du XXIe siècle, petites mais déjà bilingues, puisqu'elles parlent à la fois français et soninké.

Incident à l'école

Ce qui les étonne, c'est une inscription énigmatique sur le sol, à la peinture blanche, qui énonce : « Le cœur des fleurs est noir », et puis un incident à l'école, la disparition, le vol peut-être d'un des oiseaux de la cage d'une classe, qu'elles décrivent comme étant « marron, mais de toutes les couleurs ». Véra interroge un garçon qui passe avec sa maman pour obtenir davantage de précisions, mais il prétend s'appeler Hulk et refuse de répondre. Peut-être est-il en colère.

Le cœur des fleurs est noir

Quelle main a bien pu dérober un oiseau à l'école ? Une main secourable désireuse de le libérer ou une main voleuse ?

Pourquoi noir ?

Véra a un peu de temps avant son prochain rendez-vous : « Mes patients sont patients, mais il ne faut pas les faire patienter trop. » Hop, un arrêt goûter, Oreo pour Myriam, de petits sandwiches noirs circulaires fourrés d'une crème inidentifiable, brownies pour Wagui et Dariatou, puis direction les arbres, à la recherche de l'oiseau. Premier arrêt, rue Gaëtan-Lamy, une toute petite friche abandonnée, puis le nouveau square Roser. Beaucoup des arbres restent petits et maigres, encore trop jeunes pour dissimuler un oiseau.

Mais « Le cœur des fleurs est noir », qu'est-ce que ça veut dire ? Une allusion au charbon qui a joué un rôle si important dans l'histoire de la ville, qui faisait circuler les trains de marchandises entre ses usines et ses entrepôts ?

Le drôle d'oiseau de Laura Marx

À vrai dire, se dit Véra, il y a peu de chance de retrouver cet oiseau « marron et multicolore », d'autant plus qu'il n'a pas semé de petits cailloux derrière lui pour permettre de le suivre. Ce serait plus commode avec une photographie à montrer, ou au moins le nom de l'espèce, …

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

le GRAND Roman FEUILLETON

ÉPISODE N°1

LE MYSTÈRE DE L'OISEAU VOLÉ

Suite et fin

RÉSUMONS

Ça se passe dans la Plaine. À l'école Doisneau-Casarès, un oiseau a disparu de sa cage. Trois petites filles, Dariatou, Wagui et Myriam enquêtent, aidées par Véra, une infirmière du quartier. Elles vont de square en friche, d'arbre en arbre. Elles croisent d'autres énigmes. Que signifie le graffiti « Le cœur des fleurs est noir » ? À la fin, on ne sait pas très bien si l'oiseau a été volé ou s'il s'est envolé.

mais la promenade avec les fillettes est plaisante. L'errance ornithologique les emmène ensuite rue Paul-Lafargue. L'homme est devenu le gendre de Karl Marx en épousant sa fille Laura, il est aussi l'auteur du *Droit à la paresse* : tout a une histoire, tout est une histoire.

Les trois fillettes et la maison à voile

En remontant un peu la rue du Landy, la nouvelle friche potagère de Landykadi, plantée d'une yourte, semblait offrir davantage de possibilités, mais un poulailler et quelques poules, deux ou trois moineaux qui s'envolent, sans plus. Un brin de conversation sur les oiseaux susceptibles d'être « marrons et multicolores », le pinson des arbres, peut-être, ou en plus gros, l'étourneau sansonnet. La friche a poussé juste au coin avec la rue des Fillettes, derrière l'une des rares maisons anciennes du quartier, dont le côté, mis à nu par les démolitions, est habillé d'un bizarre voile blanc faseyant. Envisage-t-elle de prendre le large elle aussi ? De naviguer jusqu'au canal, puis jusqu'à la mer ?

Aventures et aveux rue des Fillettes

Toujours accompagnée de Dariatou, Myriam et Wagui, Véra s'aventure dans la rue des Fillettes. Ses compagnes de promenade la connaissent, parce qu'elles vont parfois manger avec leur maman à la cantine du foyer qui sert des plats africains. Dariatou, avare de confidence, avoue cependant qu'elle aimerait apprendre à faire à manger. Véra leur demande si elles sont déjà allées au Mali.

– Non !

– Et vous avez envie d'y aller en visite ?

– Non ! répond Myriam, fermement.

La rue des Fillettes est très ancienne, la preuve, elle existe de part et d'autre du boulevard périphérique qui est venu la couper. Véra se souvient des hypothèses sur l'origine de son nom, les filles qui vendaient leur charme au bord de la foire du Landit ou bien les religieuses dont les processions passaient par là… Elle se rend compte qu'elle l'emprunte avec trois fillettes, et cela lui rappelle une discussion ancienne avec un étudiant de lettres et amoureux, aussi débutant qu'enthousiaste dans ces deux disciplines, sur la remotivation du signe. Il n'y a pas de raison au nom que porte quelque chose, une fleur ou une rue, mais on peut jouer à en trouver. Elle est en train de remotiver le nom de la rue des Fillettes.

Une nuée de moineaux s'élève d'une rangée de buddleias grimpés par-dessus un mur ; les arbres à papillon sont un peu brunis par les premières pluies d'automne, mais toujours pas d'oiseau marron multicolore. Plus de mécanique sauvage que de vie animale.

TOUT A UNE HISTOIRE, TOUT EST UNE HISTOIRE.

Où apparaît une méduse

Le téléphone de Véra sonne ; ça y est, un patient a besoin d'elle. Juste le temps de raccompagner les fillettes rue du Landy, en faisant le tour par la rue de Saint-Gobain, une affaire d'usine sûrement. Elle y croise un ancien patient un peu spécial qui lui adresse un énigmatique :

– Je ne vois plus le jour.

Est-ce qu'il travaille de nuit ? Il conclut par un :

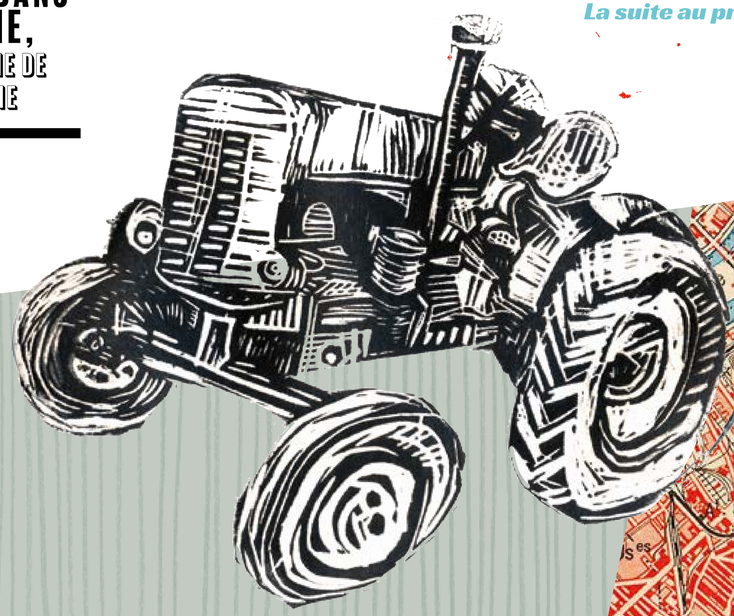
– Attention à la méduse !

Comme il n'y a pas de méduse dans les eaux du canal, faut-il en conclure à l'existence d'une femme aux cheveux de serpents quelque part dans les environs ?

C'est peu vraisemblable, mais on ne peut en jurer : tout est possible dans la Plaine, ça fait partie de son charme.

Un jour, Véra a vu un vieux tracteur Vendeuvre garé rue Waldeck-Rochet. Il semblait tout droit sorti des années 1930.

TOUT EST POSSIBLE DANS LA PLAINE, ÇA FAIT PARTIE DE SON CHARME



Chronique des merveilles du quotidien

Près du canal, il y a de l'air et de la lumière, une vague impression d'être au bord de la mer, malgré la circulation automobile. La plus petite, Dariatou, pousse un cri et montre quelque chose du doigt. En effet une étincelle colorée vole au-dessus du canal vers un peuplier d'Italie encore bien vert. L'oiseau marron multicolore ? Alors, il aurait été libéré plus que volé ? Véra prend une note dans le calepin à l'ancienne qu'elle porte dans une poche intérieure, où elle tient la chronique des petites merveilles du quotidien. La dernière portion du quai paraît longue aux petites jambes. Et elle laisse les fillettes au croisement avec la rue du Landy, où elles retrouveront aisément leur chemin. Mais une interrogation lancinante persiste : pourquoi et comment « le cœur des fleurs est noir » ?

La suite au prochain épisode.

le GRAND Roman FEUILLETON

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

ÉPISODE N°2

L'ENVOL DES DAMES D'AUBERVILLIERS

L'atelier d'écriture des Fillettes à la Maison pour tous Henri-Roser

ET SI L'ON PARTAIT SOUDAIN EN VOYAGE, TOUTES ENSEMBLE ?

En novembre, les jours sont courts, le temps maussade et pluvieux, et on a souvent moins de courage. Certes, à Aubervilliers, on est entouré par des voisins, des amis qui savent se montrer solidaires et chaleureux, la ville propose de nombreuses activités ; elle offre par endroits des jardins, une vue dégagée sur le ciel ou sur les eaux du canal, des transports nombreux. On peut se promener au Millénium, aller nager à la piscine…

Ciels de novembre

Mais en hiver les couleurs pâlissent. Les soucis s'accumulent : à la poste, à la sécurité sociale, à la caisse d'allocations familiales, il y a trop de monde, et pas assez de personnes à l'accueil. L'attente est longue et fatigante, au point qu'un jour une dame aurait accouché dans les locaux de la CAF. Un autre jour, à l'école, le petit a été mis au fond de la classe parce qu'il ne connaissait pas bien le français. Les chiens sans laisse, les voitures mal garées ou trop rapides inquiètent les mamans.

Accent circonflexe

Malgré la grisaille, nombreuses sont les femmes qui se réunissent à partir de 10 heures au cours de français animé par Clémence, à la Maison pour tous Henri-Roser, rue Gaëtan-Lamy. Femmes au foyer ou femmes de ménage pour la plupart, dames d'Aubervilliers, elles prennent sur leur activité et sur leur fatigue, et se retrouvent, parlent, répètent, écrivent. Elles s'appellent peut-être Andrea ou Stefany, Hadia ou Ghizlane (prononcé Rhizlane), Sali, Nagwa, Benoit ou Rong Xiu, Zohra, Hema ou Sumi (prononcé Choumi), Michelle ou Nassala.

Aujourd'hui le cours discute de ce bizarre accent circonflexe français, petit chapeau pointu qui ne note pas une inflexion sonore particulière, mais marque souvent un fantôme de « S » depuis longtemps disparu mais dont on aurait voulu garder la trace, comme dans « île » qui devait jadis s'écrire « isle ». De là, on dérive vers la différence vitale entre « poison » et « poisson », encore une affaire de « S ».

Âmes errantes

Et puis tout à coup, on entend un choc contre la baie vitrée, comme un caillou qui l'aurait frappée. C'est un petit oiseau qui, lui aussi, semble avoir été pris par le découragement hivernal, et s'est assommé contre le verre qu'il n'a pas vu. Quelque chose dans son aspect et dans son inadaptation laisse penser que ce n'est pas un oiseau sauvage, mais un oiseau libéré abruptement d'une cage. Ses plumes sont ébouriffées, sa couleur incertaine, mais on le ramasse, l'emballe dans une écharpe. Une dame pense que c'est un canari. Il est perdu, pas à sa place, et l'on compatit, parce que l'on se sent aussi parfois perdu et déplacé. Michelle se souvient que quelqu'un lui a dit que les oiseaux égarés sont des âmes errantes qu'il faut nourrir, ou des messagers du monde invisible, elle ne sait plus. Zohra se demande quelle religion raconte une chose pareille, certainement pas la sienne. En tout cas, on trouve une cage, des graines pour l'oiseau.

îles hantées d'oiseaux blancs

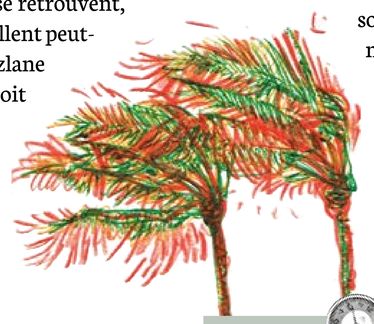
Vent de rébellion

Et soudain, un mouvement de rébellion contre l'hiver, les ennuis et la grisaille parcourt le groupe de femmes, comme un coup de vent agite les arbres. Il y a l'envie d'une histoire de partage, mais sans limites. L'une d'entre elles lance l'idée de louer un car pour partir ensemble, entre femmes, apprendre à mieux se connaître, reconduire l'oiseau perdu dans un paysage plus clément, et la destination s'impose, ces îles Canaries, au large du Maroc, dont on dit qu'elles ne connaissent pas l'hiver.

La question du financement est épineuse, combien de ventes de plats cuisinés ou de gâteaux organiser, quelles subventions demander, quel mécénat solliciter ? Il y a aussi les problèmes des maris et des enfants, des congés à poser.

Mais l'énergie déployée les résout, et bientôt, on discute itinéraire : Tours, Bordeaux, Valladolid, Salamanque, Séville, Cadix, puis le ferry et l'île de la Gomera, deux ou trois jours de route, deux jours de bateau, deux ou trois jours de séjour, et le retour.

îles bleues sous le ciel bleu



RÉSUMONS

Les dames du cours de français de la Maison pour tous, lassées des ennuis de l'hiver, sont parties ensemble aux Canaries. Dans l'île de la Gomera, elles peuvent relâcher l'oiseau mystérieux dans des circonstances favorables et découvrir un nouveau langage.

Rêve d'îles

Par économie, on emporte des pique-niques variés, inspirés par des gastronomies très diverses. Un plat d'une sorte d'épinards ressemble un peu à une bouse de vache et ne recueille pas tous les suffrages. Les villes défilent, parfois brumeuses, parfois brillantes de pluies qui viennent de les laver. On chante dans plusieurs langues, on raconte des blagues. Le voyage en rappelle d'autres, sur les petites routes de la Colombie ou vers le Maroc. À l'étape, on boit du café. L'oiseau requinqué a retrouvé des couleurs et il sifflote dans le car. Pendant le voyage, les passagères ont le temps de rêver aux îles : îles aux nombreux arbres, îles des pêcheurs et des poissons, îles bleues sous le ciel bleu, îles hantées d'oiseaux blancs, îles hérissées de palmiers, îles aux nombreux canots, îles aux cabanes, îles de chou-fleur, îles de Blaise Cendrars, îles que je regarde, îles et je suis au bord de la mer, îles nouvelles, îles à la nage, îles avec ma fille, îles où je peux danser…

ÎLES NOUVELLES

Liberté

Avec la fatigue de la route et de la navigation, la découverte de La Gomera ressemble aussi à un rêve. L'hiver est resté derrière. La forêt primaire de lauriers sur les pentes de la montagne dégage un parfum entêtant, et les oiseaux sifflent et vrombissent. Dans sa cage, le serin d'Aubervilliers s'agite. Après une ascension fatigante, le ragoût de cabri aux patates en croûte de sel, le flan au miel de palme sont une merveille.

Et retour

On plaisante sur la possibilité de poursuivre indéfiniment le voyage, jusqu'à la côte marocaine, puis par l'Algérie, la Tunisie, jusqu'en Égypte, voir les pyramides et le Sphinx, voir la mer Rouge, mais leur vie les attend, là-bas, au-delà, à Aubervilliers. On prend une photo de groupe, avec à l'arrière-plan la montagne, et ses rochers déchiquetés, les petites maisons colorées et la mer, pour se souvenir. *La suite au prochain épisode.*

le GRAND Roman FEUILLETON

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

ÉPISODE N°3

RÉAPPARITION DES INVISIBLES

DITES, EST-CE QUE VOUS ME VOYEZ ? LÀ, À L'INSTANT ? OU EST-CE QUE JE SUIS INVISIBLE ?

JEAN-BAPTISTE EVETTE

Véra, infirmière libérale du quartier de la Plaine, a rendez-vous un dimanche soir au restaurant le « Roi du couscous », dans la rue du Landy. Elle y retrouve une fois par mois un ami, Mehdi, employé de la Poste, et une amie, Françoise, professeure à la retraite, pour discuter des merveilles du quotidien, des petits miracles étonnants des jours ordinaires.

La ville dans le noir

Comme tout le quartier, la rue du Landy est curieusement obscure. Il semblerait que des ampoules de réverbère, des néons d'enseignes, des bulbes, des LED et même des lampes de phares de voiture disparaissent régulièrement de l'espace public. L'extinction temporaire des réverbères et autres luminaires a fait ressurgir des étoiles et des constellations que l'on avait perdu l'habitude de voir, mais les trottoirs, les plots et les nids-de-poule sèment des embûches, en particulier quand on a la vue qui baisse. Des gouffres d'obscurité inquiétants s'ouvrent çà et là, et de vieilles peurs remontent. Mais Véra réussit enfin à atteindre le restaurant et s'assoit avec Mehdi et Françoise.

Jeu dominical

Le jeu dominical de Mehdi, Françoise et Véra, moins tonitruant que les réunions de l'Internationale lettriste, passe d'abord par la dégustation de couscous et de harissa, jusqu'à se trouver légèrement essoufflé et le front emperlé de sueur, puis par la discussion d'énigmes qu'ils se sont posées le mois précédent.

Le mois prochain, ils parleront de la disparition et de la réapparition de treize dames du cours de français de la maison Henri-Roser. Pour l'instant, ils s'étonnent de l'obscurité qui règne dans les rues, et ils essaient de trouver une solution réelle ou imaginaire à la question que pose un graffiti qui a fleuri dans les rues d'Aubervilliers et de Saint-Denis : « Le cœur des fleurs est noir ».

IL A L'IMPRESSION D'ÊTRE TOUT À FAIT INVISIBLE.

Mécislas Golberg

Françoise a travaillé avec tout le sérieux d'une ancienne de l'Éducation nationale. Pour elle, la phrase « Le cœur des fleurs est noir » apparaît originellement dans un numéro de 1908 des *Cahiers mensuels de Mécislas Golberg*, sous la plume de Francis Carco, qui décrit des pavots : « Et le cœur des fleurs est noir : la collerette des pistils l'encercle. C'est un noir d'encre de Chine sur un glacis de sang frais. » Mais plus qu'à Carco, Françoise s'est intéressée à Golberg.

Sur le trimard

En 1908, l'écrivain anarchiste Mécislas Golberg est mort de la tuberculose depuis quelques mois déjà, mais ses amis veulent perpétuer son souvenir. « Étranger, laid, malade, s'exprimant en français avec un affreux accent, pauvre, malhabile » écrit à son propos un historien. Passionné et fiévreux, Golberg a connu le chômage et la rue, à Paris et à Londres, il a écrit et publié une revue éphémère intitulée *Sur le trimard*, organe des sans-travail. Sa grande idée, très minoritaire, c'est que la classe vraiment révolutionnaire, c'est celle des « inclassables, des sans-état, vivant mal de petits métiers : marchands de lacets, marchands de papier d'Arménie, marchands de buis béni le jour des Rameaux, ouvreurs de portières etc. » Conclusion de Françoise, le graffiti est un hommage aux chômeurs, aux sans-logis, aux invisibles, qui malgré le désir de Golberg n'ont jamais vraiment réussi à se fédérer et à se hisser au premier plan, et restent dans l'ombre des villes.

Vivre dans l'extraordinaire

Mehdi remercie Françoise d'avoir ressuscité la figure douloureuse de Mécislas Golberg, mais son analyse est entièrement différente. Pour lui, « Le cœur des fleurs est noir » est un vers du poète belge Jean-Claude Pirotte, extrait du poème « Arrière-été », publié dans le recueil *Ajoie* en 2012. Longtemps fugitif de la justice, Pirotte a déclaré : « Les magistrats qui m'ont condamné m'ont accordé une forme de bonheur. Celui de vivre dans l'extraordinaire. »

Son poème paraît d'abord assez sombre :

« le disque du soleil
« échappe au discobole
« le cœur des fleurs est noir
« et plus rien n'est réel

Mehdi suppose que l'auteur du graffiti ne connaît que cette strophe, et qu'il est coincé dans un monde sans lumière, sous un ciel à la fois vide et obscur dont le soleil s'est absenté. Mieux qu'une analyse, il propose un remède à cette angoisse : répondre à chaque fois au graffiti par les derniers vers du poème, chargés de davantage d'espoir :

« et pourtant son sourire
« vient à travers les ronces
« et les pièges du temps

Ainsi, le graffiteur sera libéré du cachot dans lequel l'ignorance du reste du poème l'a enfermé, et pourra s'échapper et filer, libre comme Pirotte.

Le fin mot de l'énigme

Véra promet de lire du Golberg et du Pirotte, mais elle explique avec un sourire malin et lumineux qu'elle connaît le fin mot des deux énigmes. Et l'intuition de Françoise et Mehdi les a conduits pas loin de la vérité. Il y a quelques jours, on a appelé Véra pour soigner une cheville foulée, dans une ancienne boutique murée et plus ou moins transformée en logement de la rue Cristino-Garcia, pas loin du Hogar des Espagnols. Elle ne précise pas le numéro de la rue, pour une raison que tout le monde comprendra.

La forêt électrique

À l'intérieur, dans l'unique pièce, pas de lumière naturelle, mais des bosquets de lampes, des arbres lumineux et des buissons à incandescence, une véritable forêt d'ampoules, de globes, de tubes, de lustres, de fausses bougies électriques, toute flamboyante. Le jeune homme qui habite là a avoué sans difficulté qu'il s'est tordu la cheville en glissant d'un réverbère où il était monté pour voler une ampoule. Véra lui a demandé pourquoi il se livre à cette activité aussi dangereuse qu'illégale, et il a expliqué qu'il a un problème. Il navigue entre deux cultures, entre deux couleurs de peau, entre deux identités, entre deux métiers, entre deux périodes de sa vie, et à cause de cela, personne ne le voit, et il a l'impression d'être tout à fait invisible… Cela assombrit sa perception du monde. Pour lui, même « le cœur des fleurs est noir ». Alors il graffite cette phrase, et vole des ampoules, pour s'éclairer au maximum et être sûr de ne pas disparaître complètement. Véra l'a assuré que l'œuvre qu'il a réalisée en entassant ces luminaires était belle et étonnante et lui a conseillé de la faire visiter, sans savoir si ça l'aiderait à se dégager de son sentiment d'invisibilité.

LE CŒUR DES FLEURS EST NOIR

La suite au prochain épisode.

RÉSUMONS

Véra rejoint son club d'excentriques au restaurant. Au menu, deux énigmes à éclaircir, le vol d'ampoules sur la voie publique et le graffiti « le cœur des fleurs est noir ». Le fauteur de troubles est-il un anarchiste oublié, un poète belge fugitif ou un anonyme qui souffre de son invisibilité ?

le GRAND Roman FEUILLETON

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

ÉPISODE N°4

LA REDÉCOUVERTE

L'atelier d'écriture des Fillettes : Widad, Liza, Tadgeddine, Amine, Zeina, Ritedj, Kadiatou, Karuna, Baya, Mamoudou, Louise, Lina, Racha, Yasmine, Mayssene, Ghaya, à la médiathèque Don-Quichotte de Saint-Denis.

IL EST BIZARRE, ELLE JOUE AU FOOT, ET ILS ARPENTENT LA VILLE DU YÉTI À LA BALEINE.

Où tout commence

À Saint-Denis, quelqu'un a tout, quelqu'un chante, quelqu'un court, quelqu'un sort, quelqu'un entre. Saint-Denis est en Île-de-France, pourquoi est-ce une île ? Est-ce comme l'île Maurice ou l'île de la Réunion ?

À Saint-Denis, quelqu'un a tout appris. Quelqu'un quelque part brille comme un soleil.

À Saint-Denis, quelqu'un quelque part est noir comme la nuit. Quelqu'un souffle comme le vent. Quelqu'un est quelque chose. Quelqu'un n'est rien. Quelqu'un, jeune, trop jeune surveille la tente qui lui sert de logis.

> L'Île-de-France, pourquoi est-ce une île ?

À Saint-Denis, quelqu'un quelque part pleure. Quelqu'un quelque part invente un poème. Quelqu'un étudie. Quelqu'un cuisine. Quelqu'un regarde le yéti près de l'école Opaline. Quelqu'un est timide. Quelqu'un quelque part danse comme un fou. Quelqu'un mange salement. Quelqu'un joue en trichant. Quelqu'un, lui, il est nul aux jeux.

Loïc, Daniel et Dania

À Saint-Denis, Loïc, après quatre bons cafés revigorants a enfin l'esprit vif et l'âme en fête. Loïc, vers les 45 ans, porte un t-shirt « Mort au MEDEF ». Son slogan favori est « le pouvoir au peuple ». Il a été très engagé dans le mouvement des Gilets jaunes. Il est très grand, costaud et souriant. Il a les yeux bleus, les cheveux ondulés. Le monde du théâtre va s'ouvrir à lui : il se dirige vers son travail. Le jeune Daniel quant à lui s'est réveillé, a remis son esprit en place, et chassé ses pensées négatives. C'est un garçon de quinze ans à l'allure un peu étrange. Dania, elle, est déjà au lycée, elle s'entraîne pour une compétition de basket.

Chansons incompréhensibles

Daniel traîne précisément devant le lycée. Il semble à la fois insouciant et pas gêné. Il a un cabas, il a dû aller faire les courses pour sa mère. Il chantonne une petite chanson dont les paroles paraissent incompréhensibles, en détachant les mots comme s'il savourait chacun d'entre eux. Peut-être a-t-il appris récemment le français :

Heureusement, j'aime le panorama !
Je suis dans une cité-mère ou une carte-mère ?
Personne n'est heureux sans amour
Ni vivant
Passage de l'enfant à l'homme :
Un profond silence

Il voit passer Dania, toute rouge est sa robe courte. Il imagine marcher à côté d'elle. Enthousiaste, il lui improvise un poème :

Ensemble, nous serons une belle famille !
À la douane, c'est toi ma flamme

> Le monde du théâtre va s'ouvrir à lui.

Ô ma bien aimée, tu m'as envoûté
Tu es belle comme le printemps

— Tu es un peu démodé, dit Dania.

Et en effet, les passants les observent, et ça embarrasse Dania. Daniel se moque des jugements et des regards. Sans faire attention, il la suit en continuant :

L'existence est si courte qu'il faut
En profiter pour être ensemble

— C'est un peu précipité, on ne se connaît pas du tout, répond Dania.

La flamme qui s'agite dans nos têtes
Est si forte qu'on ne peut l'ignorer

Dania est surprise, jamais personne ne lui a fait de déclaration.

— J'y réfléchirai, répond-elle.

Il ne sait pas y faire.

Dania se demande si ce garçon ne sait pas y faire parce qu'il a tout appris dans un autre pays, où tout se passe très différemment.

Ma flamme s'allume et mon cœur s'enflamme.
Est-ce que tu saurais garder mon amour ?

C'est drôle, elle ne connaît pas ce garçon, mais au bout de quelques échanges, elle a l'impression de le reconnaître. D'ailleurs qui est-elle, elle, Dania en réalité ? Elle a 18 ans ; elle est ronde, grande, pas très belle au premier abord, mais jolie en vrai. Elle aime la nature, siffler des airs, manger des spaghettis, des lasagnes, des tacos et des bonbons. Elle joue au foot dans une vraie équipe, et aussi au basket, mais parfois elle se sent seule.

> TU M'AS DONNÉ DE LA LIBERTÉ.

Bref, les voilà partis dans les rues. Ils vont au parc Diderot, mais le parc est fermé, peut-être parce qu'on évacue un campement illégal et qu'on a peur que ses habitants s'installent dans un jardin public. Ils vont ensuite au centre nautique La Baleine, mais quelqu'un a eu un accident, et la piscine a fermé. Finalement, Daniel l'invite au kebab, mais le serveur est tellement désagréable qu'ils s'en vont sans presque rien manger. Daniel est triste, tout rate, il voit son histoire d'amour se décomposer, même si Dania semble prendre ces échecs avec philosophie.

À la Belle Étoile

Enfin, ils passent devant le théâtre de la Belle Étoile, et Daniel se rappelle qu'il a déjà rencontré le grand Loïc, qui y travaille. Il le fait appeler et obtient en catastrophe deux places gratuites pour la pièce qui commence, *Le Premier Coup de cœur*, d'Amélie Mélo, avec, dans le rôle principal, une véritable star du théâtre, le célèbre Jean Marteau.

Les lumières s'éteignent. Le calme se fait. Dania et Daniel ont un peu l'impression que la pièce parle d'eux, bien que les acteurs ne soient plus tout jeunes. Quand le rideau se ferme, à la fin, après les applaudissements, ils restent un moment immobiles, troublés. Ensuite, attentionné, Loïc leur présente Jean Marteau et Amélie Mélo, venue assister à la représentation. Dania et Daniel font un selfie avec les deux célébrités. Aujourd'hui ça veut dire quelque chose pour eux, le théâtre et l'écriture. Alors que le soleil se couche enfin, Loïc les ramène en voiture, chacun chez soi. Au moment où ils vont se séparer, Dania veut elle aussi improviser un poème :

Ta voix m'a adouci
Merci pour ce jour ensoleillé
Tu m'as donné de la liberté

Ils se reverront sûrement. Qu'en pensez-vous ?

La suite au prochain épisode.

Trois destins se croisent dans Saint-Denis. Daniel et Dania passent l'après-midi ensemble. Tout semble rater jusqu'au moment où ils passent au théâtre de la Belle Étoile où officie Loïc.

le GRAND Roman FEUILLETON

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

DERRIÈRE LA PORTE

L'atelier d'écriture des Fillettes, par correspondance, avec Aude et les sousnommés.

ÉPISODE N°5

UN PLACARD À BALAIS SOUDAIN RÉAPPARU RUE DU LANDY RÉVÈLE UNE MYSTÉRIEUSE STATUETTE.

Dans le vieil immeuble du 72 rue du Landy à Aubervilliers, les habitants savent qu'il y a aussi un 72 rue du Landy à Saint-Denis, parce que les confusions sont fréquentes. C'est là qu'habite Véra, infirmière libérale, curieuse de l'histoire du quartier.

Apparition inexplicable

L'autre dimanche, en descendant sa poubelle, Véra a remarqué au rez-de-chaussée une porte qu'elle n'avait jamais vue jusque-là. Elle s'est retrouvée d'autant plus troublée par ce mystère que la porte qui ne pouvait donner que sur un local minuscule était munie d'un judas. Comment lui avait-elle échappé ? Il est vrai que Véra se sentait plutôt surmenée, comme tout le personnel médical en ce moment, mais tout de même…

Du coup, elle a mis un masque en papier et est passée en parler avec la voisine du premier, Nassera, qui, elle non plus, n'avait jamais vu cette porte. Est-ce qu'il y avait eu des travaux récents au rez-de-chaussée ? Une armoire de service déplacée ? De fil en aiguille, Nassera s'est souvenue des portes de son enfance déjà assez éloignée.

Porte mystérieuse

— Chez nous, dans notre maison, la porte mystérieuse c'est celle qui menait à la cave. Seuls les adultes y allaient, on y rangeait les fruits et légumes. C'était celle dont j'avais peur. C'est souvent les portes fermées à clefs ou les moins visibles qui nous effrayaient. Chacun imaginait un monstre, un affreux bonhomme ou un animal féroce derrière.

Toutes les deux, elles ont décidé de passer chez Jean-Claude et Jeanne qui habitaient l'immeuble depuis plus longtemps qu'elles. Le couple n'avait pas remarqué de porte non plus. Mais dans ses papiers, Jean-Claude retrouve un texte daté de 1968 qu'il leur lit :

J'ai longtemps cogné aux portes, mais les portes étaient sourdes, mes cris, mes rires, mes imprécations, mes blessures, mes soleils. Tout glissait sur le bois massif et bleu, sans faille ni encoche sans judas ni serrure, sans vie ni âme.

J'ai longtemps cogné, armés de mes seuls espoirs en une vie différente.

Puis il a fallu acquérir la force pour briser cette surface lisse comme une insulte à la vie, pour éclater cette masse compacte, pour faire reculer ce bloc buté et muet comme un affront à la parole humaine.

— Ton texte est étrange, dit Véra, on ne sait s'il s'agit d'entrer ou de sortir…

> On ne sait s'il s'agit d'entrer ou de sortir.

Apprendre à voler

Jeanne, quant à elle, la porte bleue de Jean-Claude lui fait penser à une ouverture qui aurait donné sur le toit, vers le ciel, où on aurait pu se retrouver pour apprendre à voler, mais dont la poignée aurait été démantibulée. Nassera frissonne, sans trop savoir pourquoi.

La porte était restée entrouverte, et c'est Auresa, la voisine du dessus, qui frappe. Elle a préparé du thé et des cornes de gazelle. On la met au courant du motif de la réunion improvisée. Auresa a beaucoup voyagé, mais elle a passé une partie de sa jeunesse dans l'immeuble, avant d'y revenir. Elle a déjà vu cette porte, des décennies auparavant, elle ouvrait sur un petit local où le regretté concierge de l'immeuble, Bouzid, remisait ses affaires ainsi que son seau d'eau et son balai. La porte est petite, mais lui, elle s'en rappelait comme d'un homme grand et maigre. Parfois, de la lumière filtrait sous la porte à des heures incongrues, alors on ne savait s'il avait oublié d'éteindre la lampe avant de partir ou s'il s'y cachait pour prendre un peu de repos.

— Derrière chaque porte, il y a une personne, une vie ! observe Nassera.

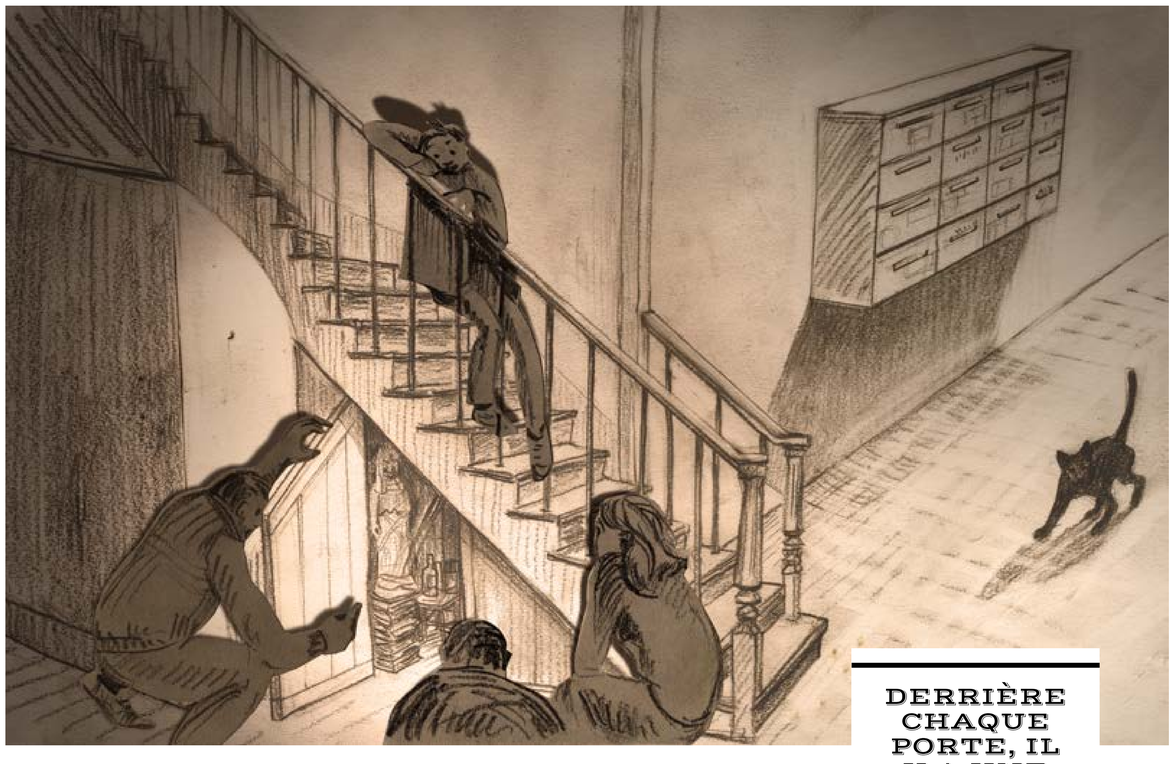
L'anomalie

Une fois requinqué par le goûter improvisé d'Auresa, le petit groupe descend au rez-de-chaussée, constater l'anomalie. On croise un autre locataire, Brahim. Lui, la porte qui l'intéresse, c'est celle qui donne dehors. Il donne son avis en coup de vent :

— Derrière la porte, il y a des Vélibs qui permettent de se balader et de barouder du Landy à Front populaire.

Protecteur, Jean-Claude prend la tête, muni d'un gros trousseau de clés rouillées, héritage de quelque antique réunion de copropriétaires. La porte est là, massive et pas si vétuste que ça pour un objet soudain émergé des brumes du temps. Un petit tressaillement de superstition traverse les esprits, même les plus rationnels et rassis.

Une des clés tourne, l'huis ouvre en grinçant. Au début, ils sont plutôt déçus, la porte ne donne pas sur un jardin secret, un paysage inédit ou même des bouteilles vénérables, mais sur un réduit qui contient la poussière de nombreuses années, des balais, un seau, des serpillières hors d'usage, mais aussi, plus étonnant, un fauteuil d'apparence confortable, et un objet d'une trentaine de centimètres de haut drapé d'un morceau de couverture grisâtre.



DERRIÈRE CHAQUE PORTE, IL Y A UNE PERSONNE, UNE VIE !

Tête de lionne

Auresa l'écarte de deux doigts. La couverture glisse, révélant une saisissante statue en pierre dorée. C'est une femme ou plus vraisemblablement une déesse à tête de lionne, vêtue d'une robe décorée de plumes, dont la présence ambiguë en impose. Était-elle une déesse bénéfique ou menaçante ?

Pour Jean-Claude, c'est une déesse égyptienne, mais Jeanne trouve que la manière de styliser le corps et la tête de fauve vient d'ailleurs. Pour Auresa, c'est plutôt une statue berbère ou phénicienne La patine, les quelques cassures témoignent de son antiquité. Sans nul doute, c'est une pièce de musée… Comment est-elle arrivée ici ? Véra la prend en photo et envoie l'image à Franck, un ami qui s'intéresse à l'art. Sa réponse ne tarde pas : pour lui, la déesse à tête de lionne n'est qu'un habillage de glaise sous lequel on a dissimulé une autre statue. Peut-être que telle une matriochka, la fameuse sculpture renferme un autre personnage, puis encore un autre… On ne sait comment vérifier la validité de son hypothèse.

Quand Auresa ose enfin la soulever, apparaît un message d'une écriture un peu tremblée et pâlie qui était resté sous le socle.

Un vent d'Algérie

Il est signé « Joseph » et permet de deviner une partie de l'histoire : Joseph était gardien de musée à Oran, avant l'indépendance. Le « musée municipal Demaëght », devenu depuis le musée national Zabana, contenait cette belle statue à laquelle Joseph portait une affection particulière. Selon son étiquette calligraphiée, c'était une Tanit, déesse lunaire de la fertilité, dont la tête de lionne représentait la vaillance. Il la saluait tous les matins en arrivant et lui disait adieu tous les soirs, en fermant les salles. Quand Joseph s'est senti en danger, et qu'il a quitté soudainement l'Algérie avec femme et enfants, il n'a pu se résoudre à la laisser et il l'a emportée. Plus tard, pris de remords, il a voulu la confier à Bouzid, qui retournait tous les étés à Oran, pour qu'il la restitue au musée.

Douane

Il la lui a laissée dans le placard, mais Bouzid est tombé malade et n'est jamais revenu dans l'immeuble.

— Alors il faut la rendre au musée, à Oran ?

— C'est la meilleure solution, je pense. Je dois aller en Algérie le mois prochain. Je peux m'en occuper. Enfin, si je n'ai pas de problème avec la douane, propose Auresa.

À Alger, le mois suivant, Auresa avait emballé la statuette dans plusieurs vieux exemplaires du *Parisien*. À la douane, quand son sac est passé dans le scanner, la douanière a demandé si la statue était en cristal.

— Pas du tout, c'est de la terre cuite.

— Alors passez !

Et l'antique Tanit est rentrée dans son pays sans autre difficulté, direction le musée d'Oran.

La suite au prochain épisode.

RÉSUMONS

Où ? 72, rue du Landy. Qui ? Véra et ses voisins. Comment ? Très intrigués. Quoi ? Une mystérieuse statuette. Pourquoi ? Un ancien gardien de musée amoureux de ses collections. Et ensuite ? Vous verrez bien.

le GRAND Roman FEUILLETON

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

CRISE D'IDENTITÉ

L'atelier d'écriture des Fillettes : Widad, Yasmine, Mayssene, Kadiatou, Karuna, Emaylie, Camille, Aliya, Baïravy, Ritedj, à la médiathèque Don-Quichotte de Saint-Denis.

ÉPISODE N°6

UN JOUR, LES STATUES DE SAINT-DENIS S'ANIMENT ET DESCENDENT DE LEUR SOCLE.

La nuit en plein jour

Ça y est, l'éclipse a commencé. L'ombre prend place petit à petit, et l'obscurité devient totale. Les rues s'obscurcissent pour une brève nuit, et soudain plusieurs statues de Saint-Denis s'animent. Le chevalier Bayard du parc de la Légion d'honneur tente de descendre de son piédestal trop haut. Il finit par se laisser glisser maladroitement. Avec sa frange au carré, sa lourde armure et son épée coincée dans son fourreau, « le bon chevalier sans peur et sans reproche » court pesamment vers la Plaine. Au même moment, le yéti, cette statue devant l'école Opaline, ouvre lentement les yeux. Des sensations nouvelles s'éveillent dans ce corps pétrifié. Des muscles se contractent en même temps que le yéti prend vie. Toute cette lourdeur éternelle devient en un instant légère comme une plume. Une force de vie réveille les jambes et les bras. Il commence à se mouvoir comme un chat dans la nuit, et il descend la ruelle de l'école. Passant devant une vitrine, il se voit comme dans un miroir sombre : c'est une crise d'identité.

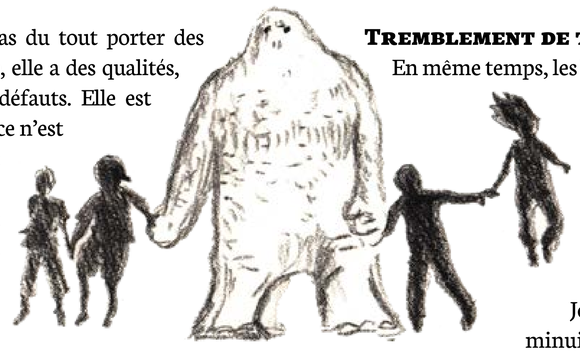
Que se passe-t-il ? se demande le yéti. Il se sent perdu, il ne comprend pas bien, une nouvelle conscience jaillit avec le mouvement :

— Je passe dans une rue étrange. Je marche dans un froid obscur. Je vois mon ombre me suivre et me dire : où vas-tu ?

Protectrices et protecteurs de la ville.

Bandes rivales

Zita et Kadia se trouvent dans le quartier. Kadia est très sportive, elle fait de la natation et du judo. Elle rêve aussi de faire du basket et du tennis. Elle aime les trucs de garçon et pas du tout porter des robes. Zita est mignonne, elle a des qualités, mais beaucoup plus de défauts. Elle est séductrice (on dirait que ce n'est pas bien), maladroite et trop curieuse.



Elles retrouvent Lucile et Lucas, des jumeaux, nés un hiver extraordinaire à Moscou. Quelques années auparavant, ils se sont installés à Saint-Denis, dans la Plaine, adoptés par un couple de boulangers. Ils n'ont peur de personne, ils savent qu'ils sont tout l'un pour l'autre, ici et maintenant.

Tous les quatre sentent que quelque chose d'étrange se passe. Décidés à devenir les protectrices et protecteurs de la ville, ils mettent fin à leur ancienne querelle.

— Nos esprits étaient embrouillés, tous divergents. La rencontre a raté, nous étions amis et ensuite ennemis. Deux d'un côté, deux de l'autre. Surprise, voilà que tombe cette éclipse extraordinaire. Par curiosité, un inconnu nous demande : « Pourquoi vous détestez-vous ? ». Nous n'avons pas su quoi répondre. Et voilà, nous sommes repartis, réconciliés.

— On doit se serrer les coudes pour s'en sortir, dit Zita.

— Tu as raison, dit Lucas.

Les quatre se retournent, et là, ils aperçoivent le yéti qui leur tend la main. Il y a un frisson très froid qui parcourt leur dos. Ils ont l'impression d'être dans une rue étrangère, mais non, c'est bien la rue d'Opaline, et le yéti d'Opaline qui leur tend la main.

— Est-ce que c'est un rêve ?

— N'importe quoi, tu as trop d'imagination !

Tremblement de terre

En même temps, les boules de béton de l'avenue du Président-Wilson qui étaient en réalité des trolls recroquevillés dans leur carapace se déploient et s'animent.

— Enfin nous sommes libres, clame le chef des trolls.

Et il chante une chanson :

Je suis content parce qu'il est minuit
On pourra aller créer le chaos
Dans l'obscurité, je suis grand
Et nous allons semer la terreur
Tout le monde aura froid dans le dos
Et nous serons bientôt les rois

Et quand il a terminé sa chanson, les trolls crient :

— Vengeance, vengeance, vengeance !

Et le chef troll braille :

— Silence ! Voici notre jour de gloire !

Ils se proposent de ravager la ville. De quoi veulent-ils se venger ? Des enfants qui grimpent sur eux, des chiens qui font pipi sur leurs flancs, des voitures qui les heurtent et les abîment.

— En avant les trolls ! crie le roi.

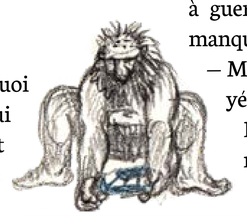
— À mort, les lampadaires !

Sur leur passage, les lampadaires s'allument, s'éteignent, puis tombent.

— À bas les parcmètres ! À bas les taxes !

C'est un véritable tremblement de terre. Les trolls se mettent en boule, roulent à toute allure et sabrent les parcmètres. D'autres incendient le pont du Landy. D'autres encore font voler des voitures au milieu des rues et tracent un labyrinthe inextricable.

Kadia et Zita, Lucie et Lucas sont encore dans l'étroite rue Chaudron où se trouvent l'école et des rangées de vieilles maisons ouvrières. Kadia a mis sa main dans celle du yéti. Elle n'est ni aussi froide ni aussi dure qu'elle l'aurait pensé, et la statue, réconfortée, marche avec le groupe d'enfants.



NOUS ALLONS SEMER LA TERREUR.

Formule magique

Au carrefour avec la rue Janin, alors que le fracas, ne cesse d'augmenter sur l'avenue, arrive en tintinnabulant la statue du chevalier Bayard. Il n'a pas l'air très malin, mais il se joint à la petite troupe. De concert, ils marchent jusqu'à l'avenue et s'arrêtent, stupéfaits par le chaos.

Kadia et Zita, Lucie et Lucas convainquent les deux statues d'arrêter les trolls : le chevalier Bayard les attaquera par le sud et le yéti par le nord. Leur puissante stature leur permet de rabattre les trolls sur le centre de l'avenue, mais ils s'agitent toujours. Il faut de toute urgence inventer une formule magique qui les méduse et les pétrifie. Lucas et Zita improvisent, en effet, tous deux ont lu Harry Potter :

— Soleil, frontispice et malice, trèfle, sucette et tétine, noyau de cerise, aiguille, cheveu, morceau de verre, fourmi, dent de lait, bille et scarabée, rognure d'ongle, feuille de menthe, tout cela mélangé, que les trolls soient paralysés !

Plusieurs statues de Saint-Denis s'animent.

Et bien sûr, cela fonctionne, et les trolls redeviennent les balles de béton qu'ils n'auraient jamais dû cesser d'être. Reste un petit problème, les deux statues ne veulent pas regagner leur emplacement habituel. Le yéti veut revoir l'Himalaya, le chevalier l'Italie, qu'il n'a pas pu vraiment visiter tant il était occupé à guerroyer. Kadia, qui ne manque pas d'autorité, les réprimande :

— Mais toi, tu n'es pas un vrai yéti, mais une statue de yéti ! Et toi, tu n'es pas Bayard, mais une statue de Bayard ! Retournez à vos places, et c'est promis, on reviendra vous voir, et on réfléchira à vos envies de voyage. Si, comme on le dit, le Stade de France est en réalité une soucoupe volante, ça pourra s'arranger.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et les choses redeviennent à peu près normales, sauf les parcmètres décapités et les voitures empilées. Jusqu'à la prochaine éclipse…

La suite au prochain épisode.

RÉSUMONS

Mystère inexplicable, la statue du yéti de l'école Opaline et celle du chevalier Bayard du parc de la Légion d'honneur affrontent sur l'avenue du Président-Wilson des trolls maléfiques. Ils risquent de succomber sous le nombre, mais heureusement quatre gamins qui n'ont pas froid aux yeux trouvent une solution magique.

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

C'est une femme ou plus vraisemblablement une déesse à tête de lionne, vêtue d'une robe décorée de plumes, dont la présence ambiguë en impose.

Était-elle une déesse bénéfique ou menaçante ?

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

NOUS ALLONS SEMER LA TERREUR.

le GRAND Roman FEUILLETON

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

ÉPISODE N°7

LES HÉROÏNES DE L'ESPACE IMAGINAIRE

L'atelier d'écriture des Fillettes avec les maternelles de l'accueil loisirs Le Cordouan-Taos Amrouche à Saint-Denis

LOUP FÉROCE OU LOUP-GAROU, COMMENT S'EN DÉBARRASSER ?

Deux fillettes, Farida et Samia ont rencontré une renarde et ses petits dans le parc de la Courneuve, près des grands arbres. La renarde, maligne, se rend bien compte que Farida et Samia sont les héroïnes de l'histoire, et veut aussi être une héroïne. Elle décide donc de les suivre, avec ses petits et vient habiter la Plaine-Saint-Denis avec elles.

À la Plaine, il y a surtout des rues et des immeubles, seulement d'étroites bandes d'herbe, et bientôt la renarde et ses petits s'ennuient, alors Farida et Samia les conduisent à l'Espace imaginaire, où il y a des buissons, des pelouses et des herbes folles.

Elles s'amusent jusqu'au soir, et quand elles se rendent compte qu'il est l'heure de rentrer, il fait déjà sombre. Elles entendent un long hurlement et commencent à avoir peur. Elles ont bien raison, car un loup qui se tient sur ses pattes arrière, peut-être même un loup-garou, sort de l'ombre et se jette sur elles. Il veut griffer, mordre, battre.

– Non ! crient Samia et Farida.

Et elles se battent courageusement, avec l'aide de la renarde, mais le loup est grand et fort, et elles vont prendre des coups de plus en plus graves.

Heureusement, alertée par le bruit de la bagarre, la chasseresse multicolore qui rôde dans le quartier, toujours désireuse d'aider les enfants, leur passe un arc et une flèche magique, dont la pointe est munie d'une tétine.

Farida tire la flèche sur le loup, il la reçoit en pleine bouche et se met soudain à téter, comme s'il n'avait jamais cessé d'être un bébé loup.

Et la poudre magique qui se trouvait sur la tétine le rajeunit tout à coup ! Ses crocs rétrécissent, sa gueule ses pattes, aussi, et il devient un tout petit bébé loup, qui ne présente plus aucun danger.

Farida, Samia et la renarde sont sauvées, elles deviennent toutes les trois de super-héroïnes ! ■

Le loup qui va se transformer en bébé

RÉSUMONS

Deux fillettes et une renarde veulent devenir les héroïnes de leur histoire, et il suffira d'un peu de magie et d'une incursion dans l'Espace imaginaire.

Art MURALISTE et STREET ART en Amérique latine

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

LES MURS OUVERTS DE L'AMÉRIQUE LATINE

© Catalina Cabrera

QUI SONT CEUX QUI SORTENT EXPOSER LEUR ART ? QUE PEIGNENT-ILS ET D'OÙ VIENT LEUR INSPIRATION ?

Pour présenter le mouvement muraliste sud-américain, nous avons décidé de faire une analyse assez simple de ce qui se réalise dans les rues de notre continent : qui sont ceux qui sortent exposer leur art ? Que peignent-ils et d'où vient leur inspiration ?

Les murs continuent à raconter l'histoire des luttes collectives et quotidiennes, et l'on y retrouve les influences des grands artistes et militants de notre passé. L'art muraliste latino-américain est toujours une manifestation populaire et démocratique, une revendication ethnique, politique et sociale. Mais au sein de ce mouvement, nous souhaitons porter l'accent sur le discours d'une minorité contemporaine qui, peu à peu, a réussi se faire une place dans les rues de nos villes, avec une esthétique assez homogène, malgré toutes les différences culturelles. Nous voulons parler des femmes muralistes.

Dans leurs œuvres, s'exprime un discours collectif qui revendique une culture de la paix liée à l'environnement, un engagement pour la déconstruction du patriarcat qui continue à marquer notre quotidien. Leur processus de création implique la communauté dans la conception de ses œuvres.

Les murs ont été peints avec une force très intuitive, dans l'urgence de s'approprier l'espace public pour donner de la visibilité à l'univers féminin.

Ces artistes latino-américaines n'obéissent pas forcément aux règles académiques, mais elles déploient une sensibilité qui explose de couleurs et, la plupart du temps, elles empruntent au vocabulaire de l'art naïf, peut-être parce que cette simplification du contenu leur permet de démocratiser leur démarche artistique.

PETITES-FILLES ET ARRIÈRE-PETITES-FILLES DES MURALISTES MOCHICAS, INCAS, AZTÈQUES, FILLES DE FRIDA KAHLO ET DE DIEGO DE RIVERA, HÉRITIÈRES DES BRIGADES MURALISTES CHILIENNES

Peindre dans la rue est un acte politique en soi, et surtout un geste de guérison, puisqu'il contribue à la reconquête et la réappropriation de l'espace public, et permet au travers de chacune de ses interventions de créer des liens positifs dans la communauté.

Petites-filles et arrière-petites-filles des muralistes mochicas, incas, aztèques, filles de Frida Kahlo et de Diego de Rivera, héritières des brigades muralistes chiliennes, les artistes que nous évoquerons sont investies par toute la puissance de l'iconographie ancestrale de leurs peuples, et par les couleurs explosives de la nature luxuriante de notre continent ; ce sont des militantes subtiles et poétiques de la transformation de la société.

© Catalina Cabrera

© Catalina Cabrera

© Catalina Cabrera

© Catalina Cabrera

© Catalina Cabrera

© Catalina Cabrera

MURALISTE, METTEUSES EN SCÈNE, MÉDIATRICE CULTURELLE

CATALINA CABRERA

Née au Chili dans une famille d'artistes qui doit quitter le pays et s'exiler en France à cause de la dictature, Catalina Cabrera se forme comme comédienne à l'école internationale de théâtre Jacques-Lecoq et démarre sa carrière au sein d'une compagnie de théâtre social dans les cités de la banlieue parisienne. Elle émigre au Burkina Faso où elle continue le théâtre communautaire, formant des femmes paysannes pour promouvoir diverses campagnes de sensibilisation. À la fin des années 90, elle est invitée en Italie pour y développer des projets d'art participatif. Dans la banlieue de Milan, elle découvre l'art urbain et propose mélanger le théâtre et le street art.

Au début des années 2000, elle démarre un parcours entre l'Europe et l'Amérique du Sud traversant différentes réalités urbaines et rurales. Elle propose une méthodologie de design participatif qui implique les habitants dans des processus créatifs qui leur permettent de devenir protagonistes de la transformation de leur propre entourage. Les ateliers d'art communautaires qu'elle développe pour la réalisation de fresques collectives sont un espace de rencontre intergénérationnel où sont traitées de manière créative des thématiques aussi diverses que citoyenneté, environnement, identité, émancipation féminine et spiritualité. Elle travaille en collaboration avec des organismes publics et associations de base en proposant street art et théâtre comme outils de transformation sociale pour la restauration de liens communautaires et la réappropriation positive de l'espace public.

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

Art MURALISTE et STREET ART en Amérique latine

#1

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

EVA BRACAMONTES

MEXICO, 1993

Eva Bracamontes a étudié le design et la communication visuelle à la faculté d'arts de l'Université nationale autonome du Mexique (UNAM), où elle a obtenu une maîtrise en design et décoration d'intérieur. Elle a participé à divers festivals et projets d'art urbain en Amérique, Europe et Afrique, entre autres au Venezuela, Colombie, Équateur, Pérou, France, Portugal, Espagne, Autriche, France, Inde, Afrique du Sud, Canada et dans son pays, le Mexique. Elle a créé le festival international des artistes et chercheurs en arts CIMU au sein de l'université de Mexico.

ME SIENTO MÁS PERCEPTIBLE A LOS ESTÍMULOS QUE GENERA LA CALLE

Quand j'ai terminé mon cursus de design et communication visuelle, j'ai exploré les divers créneaux que j'avais comme illustratrice. J'ai commencé à intervenir dans l'espace public, je voulais m'éloigner des formats traditionnels et emmener mon travail vers des alternatives.

J'aime beaucoup peindre seule et aussi collaborer avec d'autres artistes, mais j'aime aussi partager mon travail avec les communautés. Ça me paraît très important de connaître l'histoire de l'endroit où je vais peindre. J'aime écouter les personnes, connaître leur contexte social, politique et culturel. C'est une recherche personnelle que j'entame avant de peindre.

Je cherche à établir un lien social, pour cela mon travail est dirigé vers les migrants, les réfugiés, les familles de disparus, victimes du contexte social que vivent mon pays et d'autres.

Mon œuvre reflète un intérêt constant pour les cultures ancestrales de l'Amérique latine et une recherche continue dans ce domaine. Mes fresques représentent aussi des célébrations qui réunissent fillettes et femmes, toutes fières d'elles-mêmes, comme si elles faisaient la fête dans la bouche d'une corne d'abondance de couleurs. Soleil, flore et faune construisent la chorégraphie d'un magnifique chaos de joie. Elles jouissent de leur volupté caribéenne, aztèque, métisse, indienne, afro en interpellant le plaisir de vivre le moment, toujours enveloppées par l'accablante tendresse des objets qui les entourent.

Peindre dans la rue a changé ma façon de percevoir la vie. Je suis devenue plus sensible aux stimulations que t'envoie la rue, les sons, les mouvements, les odeurs, les formes, les graffitis, l'architecture. Aujourd'hui j'observe et j'écoute davantage les gens. J'ai appris à vivre avec tout le monde, sans distinction d'identité ou de nationalité.

Terminando de estudiar la carrera en diseño y comunicación visual, empece a pensar en las posibilidades que tenía como ilustradora y diseñadora, de utilizar el espacio público, salir de los formatos convencionales en la ilustración y llevar mi trabajo a un formato différente.

Me gusta mucho pintar sola o colaborando con amigos, pero me gusta también trabajar con comunidad, me parece muy importante saber donde estoy parada o en donde voy a trabajar y escuchar a las personas, conocer su contexto, social, político y cultural ; que son lecturas previas importantes para mi, antes de empezar a pintar o bocetear. Busco en mi trabajo tener una línea social. Así que trabajo con migrantes, refugiados, familiares de desaparecidos, víctimas del contexto político y social que acecha mi país y otros. Mi obra refleja un constante interés y búsqueda en aspectos ancestrales, culturales y de contexto de América Latina . Mis murales son una fiesta total de mujeres y niñas, orgullosas de sí. Como si estuvieran celebrando estar en la boca de una cornucopia de colores, soles, floras y faunas que coreografían un delicioso caos de alegría alrededor. Ellas disfrutan su propia voluptuosidad caribe, azteca, mulata, india, afro, y se regodean en el placer de ser y estar, siempre envueltas en una abrumadora ternura de los objetos que las rodean.

Pintar me ha cambiado mi forma de pérsivir la vida. También, me siento más perceptible a los estímulos que genera la calle como los sonidos, el movimiento, los olores , formas, el graffiti, la arquitectura. A observar a las personas y escucharlas. Aprendes a convivir con todos sin importar de dónde y quién sea.

Art MURALISTE et STREET ART en Amérique latine

#2

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

© Catalina Cabrera

© Catalina Cabrera

© Catalina Cabrera

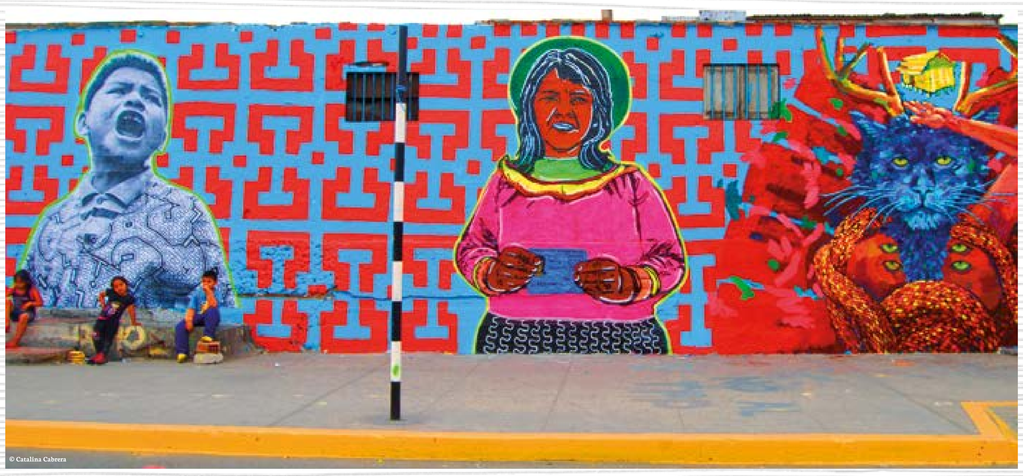
MONICA MIROS *PERÚ*

Monica Miros est sociologue, street-artiste, médiatrice culturelle et photographe. Ces dernières années, elle s'est liée aux courants du graffiti et la gravure, en réalisant des interventions artistiques dans diverses villes du Pérou. Elle a participé à des festivals en Équateur, Argentine, Bolivie, Chili, Mexique et Cuba. Elle gère divers espaces culturels et en tant que militante sociale et politique ; son art lutte pour les droits de l'homme, la défense de la planète et les droits des femmes. Ses techniques favorites sont les pochoirs de grand format et les fresques à contenu social.
Elle a organisé pendant dix ans le festival international d'art urbain Nosotras Estamos en la Calle (Nous sommes dans la Rue), et fait aussi partie de l'organisation des festivals Fiteca, Canatgallo Fest et Shipibo Soy, en rapport avec des communautés indigènes de l'Amazonie pour rendre leur situation visible dans les grandes villes. Elle fait partie des collectifs artistiques Amapolay et los Marginales (les Marginaux).

© Catalina Cabrera

QUIERO VALORAR LA CULTURA POPULAR QUE NACE DE LA EXPERIMENTACIÓN DIARIA EN LOS PUEBLOS

© Catalina Cabrera


© Catalina Cabrera

© Catalina Cabrera

Quand j'étais gamine, j'étais très espiègle. Quand on rentrait au village de ma grand-mère dans le nord du pays, je passais les journées à me promener. Je voulais être historienne.
C'est le besoin d'utiliser l'espace public pour transmettre un message de transformation positive qui m'a poussé à peindre dans la rue. Je revendique les expressions culturelles populaires ainsi que les personnages anonymes qui constituent la diversité culturelle de mon pays. Nous sommes un pays très varié, peuples, langues, coutumes, traditions, biodiversité. Je crois qu'il est nécessaire de reconnaître et de rendre visible toutes ces richesses peu reconnues publiquement ou socialement. À travers l'art urbain on peut poser ce discours dans l'espace public ainsi que s'interroger sur des revendications urgentes.
Il m'arrive de peindre seule, mais je coordonne mon travail avec les voisins et la communauté. Quand j'organise des festivals d'art urbain ou quand je peins dans des lieux ruraux, j'essaie toujours d'impliquer le plus grand nombre d'acteurs sociaux : écoles, associations de quartier, clubs sportifs, voisins, espaces culturels ; j'essaye de les intégrer de toutes les manières. Malgré cela chaque lieu possède sa propre dynamique et je n'ai pas de formule. Je crois qu'il s'agit de réfléchir et surtout de percevoir ce qui sera le mieux pour chaque endroit où je travaille. Je veux surtout valoriser la culture populaire qui naît de l'expérience quotidienne des habitants, des quartiers, des différents groupes culturels ainsi que les luttes qu'ils mènent contre la mondialisation et la mise au pillage de leur communautés.

© Catalina Cabrera

De niña era muy traviesa, cuando en vacaciones viajábamos al pueblo de mi abuela, que es un pueblo al norte del país y me gustaba recorrerlo todo caminando, en ese momento quería ser historiadora.
La necesidad de usar el espacio público para trasmitir mensajes positivos de transformación me llevo a pintar en la calle. Me gusta reivindicar las manifestaciones culturales y personajes anónimos de la diversidad cultural.
Somos un país con tanta diversidad de pueblos, lenguas, costumbres, tradiciones, biodiversidad que es necesario reconocer y hacer visible toda esta riqueza que no es recocida públicamente, ni socialmente, pero que con el Arte Urbano puede tomar el espacio público y plantear una reivindicación.
A veces pinto sola, siempre en coordinación con el vecino o comunidad. Organizo unos encuentros de arte urbano y en espacios rurales siempre tratando de involucrar a la mayor cantidad de actores del entorno: colegio, asociación de vecinos, club deportivo, vecinos, grupos culturales, y trato de por muchos medios integrarlos, creo que cada lugar tiene una dinámica determinada y no tengo un modelo, pero sobre todo es pensar, sentir, conocer el lugar para ver qué es lo mejor para cada lugar.
Quiero valorar la cultura popular que nace de la experimentación diaria en los pueblos, barrios y grupos culturales y la lucha que ellos tienen por mantenerla frente a la globalización y al saqueo de los pueblos.

Art MURALISTE et STREET ART en Amérique latine #3

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

Lorsque nous avons envisagé cet affichage sur l'expression artistique des rues d'Amérique latine, nous avons proposé de présenter le travail des femmes muralistes de notre continent, car il nous semblait que leur esthétique était un langage poétique engagé, lié à l'environnement politique et social. Nous trouvions dans les œuvres de ces femmes un discours écologique et féministe, soucieux de renforcer l'identité de leurs communautés. Aujourd'hui, face aux circonstances politiques de notre continent, nous devons ouvrir une parenthèse dans cette ligne éditoriale. Il nous paraît indispensable de montrer ce qui se passe dans les rues de Santiago du Chili après l'explosion sociale d'octobre de l'année dernière, et son impact graphique et artistique sur les murs de la ville de l'insurrection.

Après 45 années de néo-libéralisme au cours desquelles le Chili s'est montré aux yeux du monde comme un modèle de réussite économique, le peuple descend dans la rue pour protester contre une réalité insoutenable. Tout a été privatisé dans le pays, la santé, l'éducation, les retraites, les ressources naturelles ; la survie y devient difficile, et la jeunesse n'a plus de perspective. Le peuple exige de la dignité. Plus d'un million de personnes prennent les principales avenues de la ville. Il n'y a pas de drapeaux politiques ou de chefs, juste un besoin commun de dire un « Basta général ». Les manifestations commencent à éveiller la conscience d'une société qui semblait éteinte ; le mot d'ordre est *Chile Desperto !* le Chili s'est éveillé !

La réaction de l'État à travers la figure du président Piñera face à ces manifestations populaires est d'une violence effrayante. Aujourd'hui, au Chili, depuis les débuts des émeutes, on compte plus de 370 personnes qui ont perdu un œil à cause des balles tirées par la police, 18 tués, des blessés, des torturés et même des disparus.

SANTIAGO DU CHILI

DÉCEMBRE 2019

Le niveau de violence et de répression à l'encontre des manifestants nous rappelle les horribles années de dictature du général Pinochet.

Différents langages et stratégies apparaissent pour diffuser les demandes du peuple, on exploite les nouveaux sites d'information alternative sur les réseaux sociaux. Les manifestations accueillent performances, spectacles, chorégraphies. Les murs de la ville commencent à ressembler à un musée à ciel ouvert. Santiago s'est transformé en une fresque géante où des slogans, des graffitis revendiquent un besoin extrême d'expression, une complète appropriation démocratique et populaire des murs de la ville. Dans cette intervention graphique populaire, apparaissent les visages de jeunes mapuches, autochtones du sud du pays exécutés par la police, des messages d'écologie, de féminisme, de véganisme. C'est un écran bouleversant où nous pouvons voir les blessures non guéries des 18 années de dictature mais aussi une nouvelle proposition de construction de la citoyenneté, un nouvel ÊTRE.

Santiago a explosé, les murs crient et témoignent d'une transformation complète, on rêve : le néo-libéralisme naît et meurt au Chili. La lutte du peuple chilien n'est pas seulement locale mais l'écho d'un mouvement mondial, intense comme l'énergie transformatrice de l'Amérique Latine.

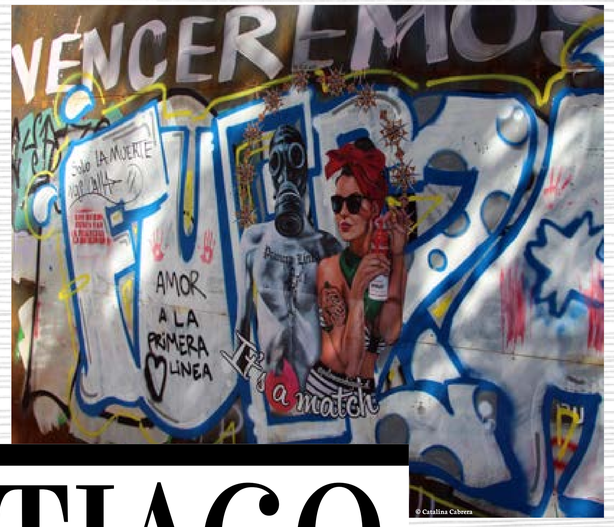
DEPUIS SANTIAGO, CATALINA CABRERA

Art MURALISTE et STREET ART en Amérique latine #3

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

SANTIAGO du CHILI

DÉCEMBRE 2019



Art MURALISTE et STREET ART en Amérique latine #3

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

© Catalina Cabrera

© Catalina Cabrera

SANTIAGO du CHILI

DÉCEMBRE 2019

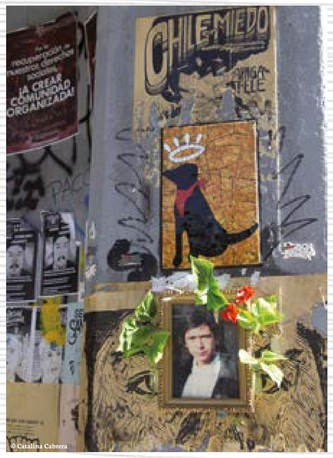
© Catalina Cabrera

© Catalina Cabrera

© Catalina Cabrera

Art MURALISTE et STREET ART en Amérique latine #3

QUE TRAMENT les FILLETTES ?



© Catalina Cabrera

© Catalina Cabrera

© Catalina Cabrera

SANTIAGO du CHILI

DÉCEMBRE 2019

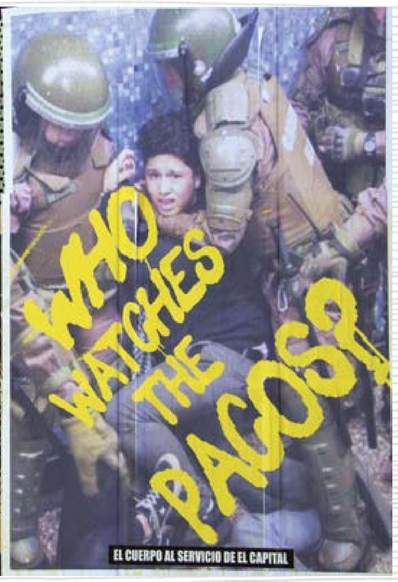
© Catalina Cabrera

© Catalina Cabrera

© Catalina Cabrera

© Catalina Cabrera

© Catalina Cabrera



Art MURALISTE et STREET ART en Amérique latine

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

LES MURS OUVERTS DE L'AMÉRIQUE LATINE

PETITES-FILLES ET ARRIÈRE-PETITES-FILLES DES MURALISTES MOCHICAS, INCAS, AZTÈQUES, FILLES DE FRIDA KAHLO ET DE DIEGO DE RIVERA, HÉRITIÈRES DES BRIGADES MURALISTES CHILIENNES

CATALINA CABRERA, CHILI

EVA BRACAMONTES, PERÚ

MONICA MIROS, MEXICO

EVA BRACAMONTES, PERÚ

CATALINA CABRERA, CHILI

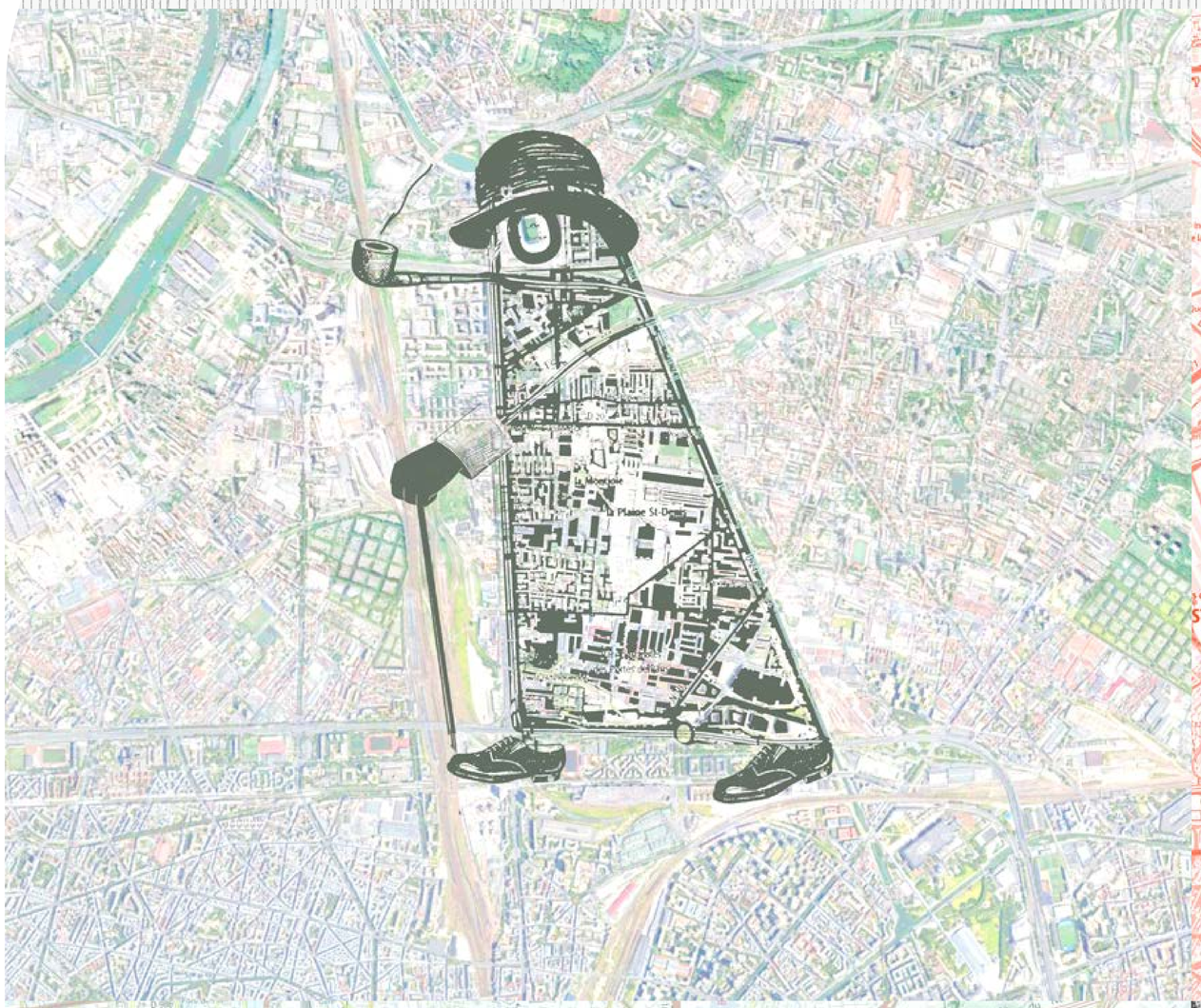
TOUT EST POSSIBLE DANS LA PLAINE, ÇA FAIT PARTIE DE SON CHARME

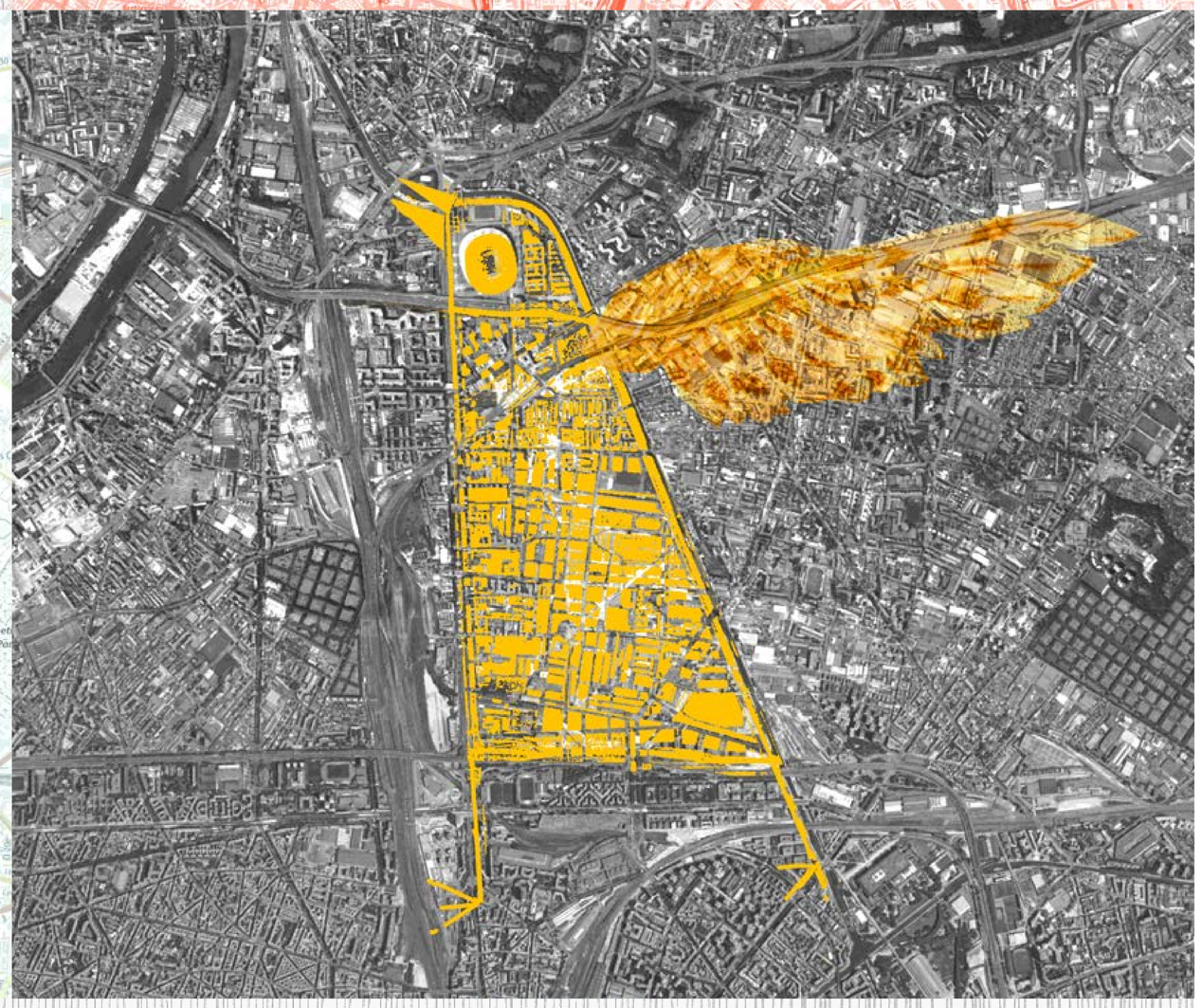
le vent s'est tu sans doute reprend-il son souffle

ignatus

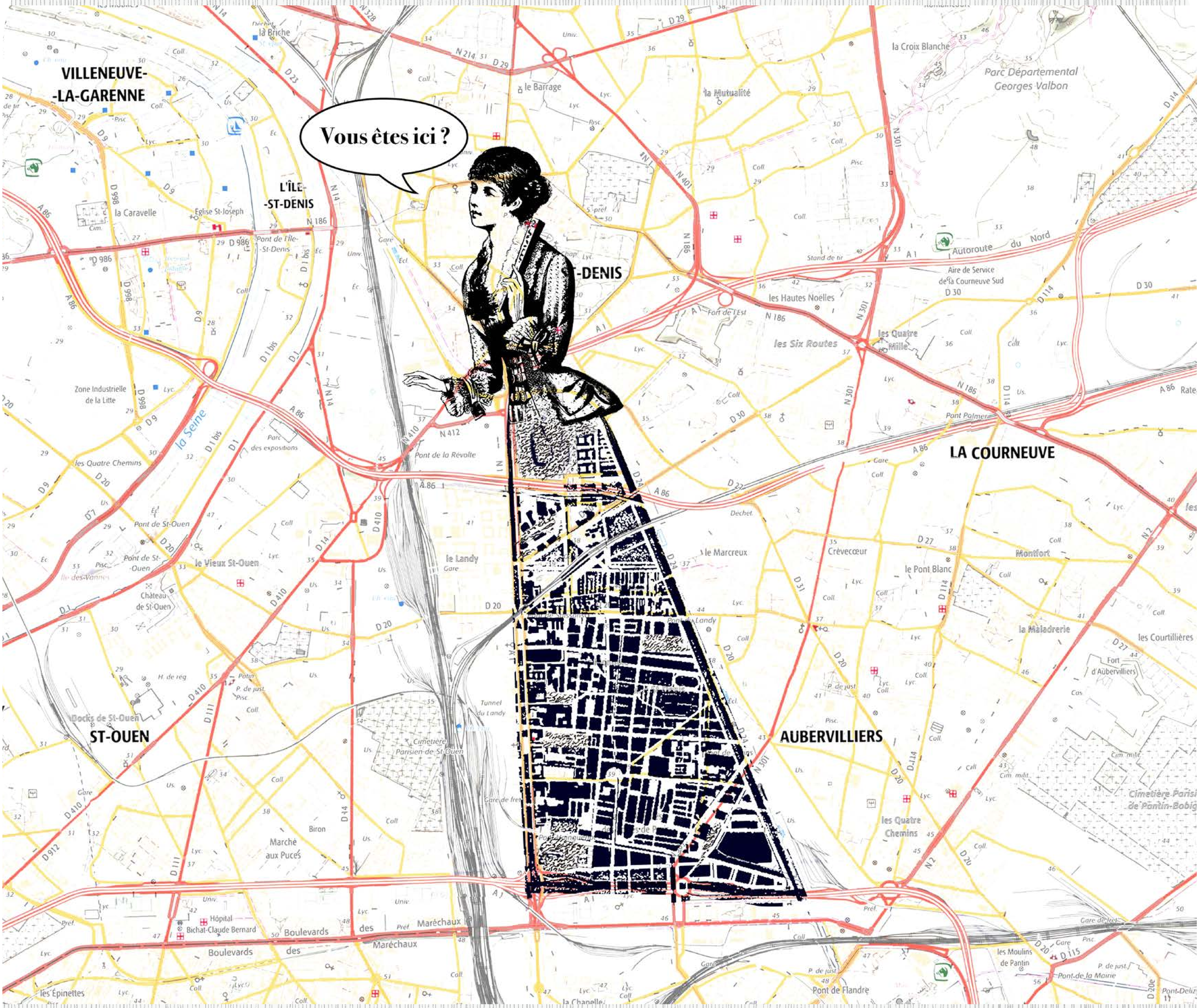
IL A L'IMPRESSION D'ÊTRE TOUT À FAIT INVISIBLE.

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

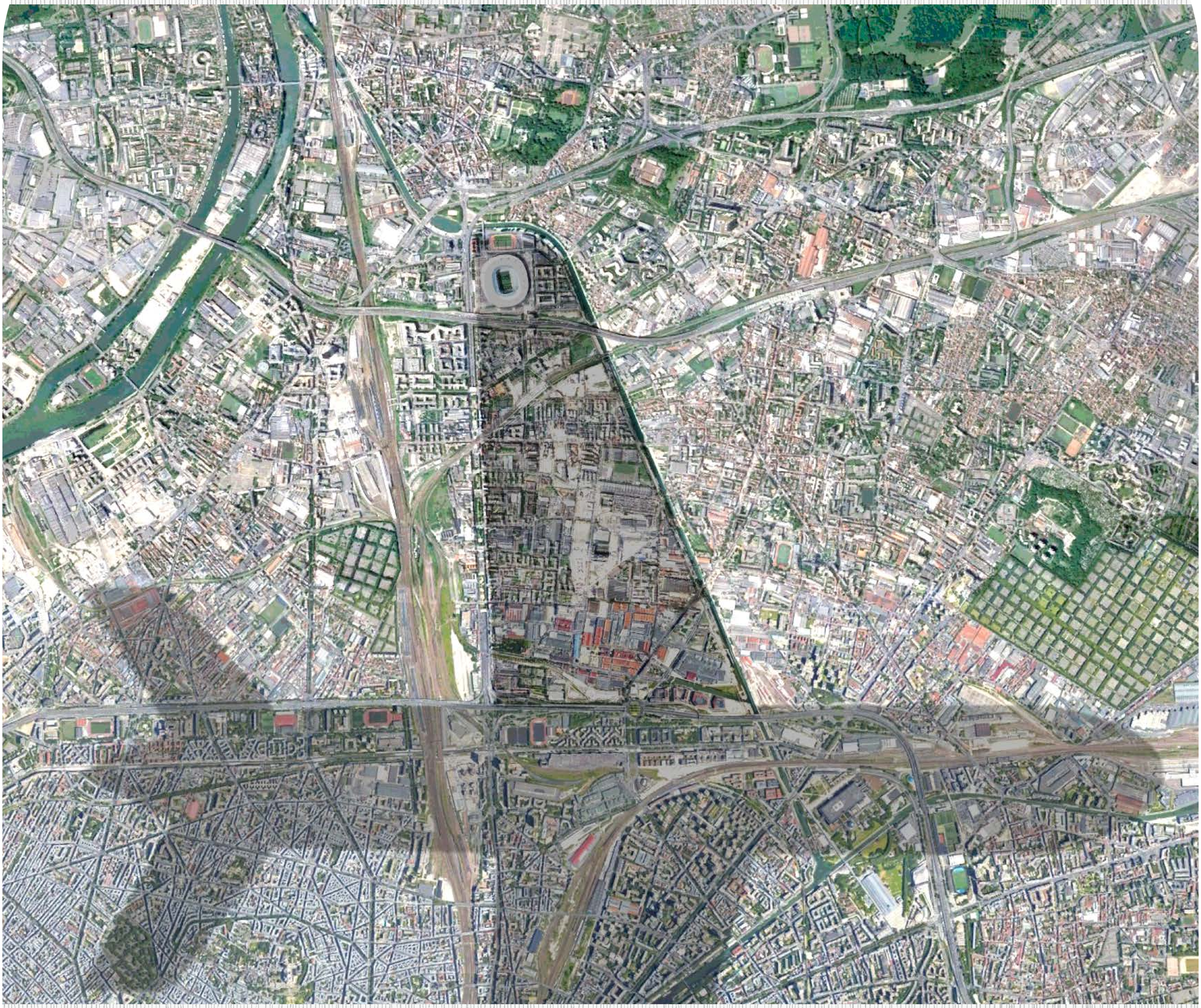




QUE TRAMENT les FILLETTES ?



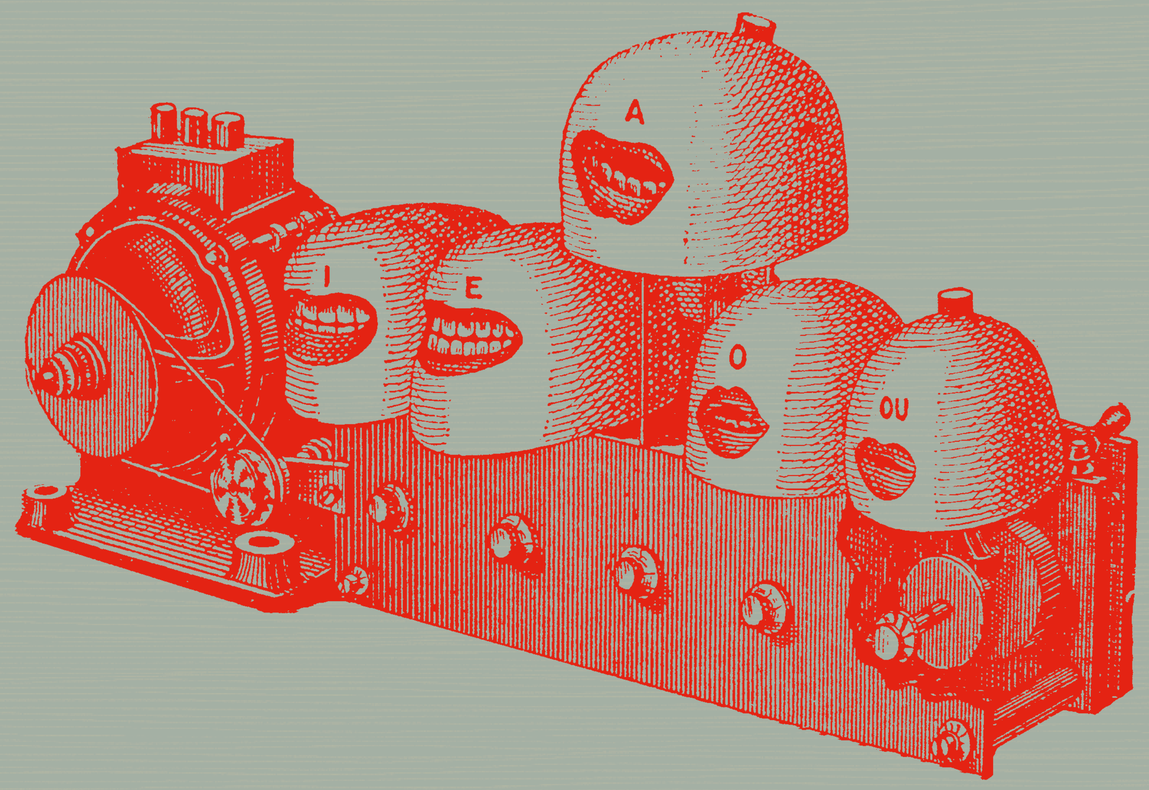
QUE TRAMENT les FILLETTES ?



QUE TRAMENT les FILLETTES ?

la phrase immobile faisait des vagues dans nos coins

ignatus



QUE TRAMENT les FILLETTES ?

dans l'eau du canal souvenirs de villes traversées de bateaux lents

ignatus

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

OCCUPATION ARTISTIQUE DE LA RUE EN ATTENDANT LE TRAMWAY

RENDEZ-VOUS AVEC LES GRANDES PERSONNES ET LA FABRIQUE DES IMPOSSIBLES LES 18 ET 19 JUIN 2021 POUR L'ULTIME AFFICHAGE EN TRÈS GRAND FORMAT ET LA PERFORMANCE FINALE

LE PROJET

Que trament les fillettes ? est un projet collaboratif lancé en 2019 autour de la rue des Fillettes porté par le collectif Les Grandes Personnes et La Fabrique des Impossibles, avec Plaine Commune et les villes de Saint-Denis et d'Aubervilliers, dans le cadre de #culturelaville. Jusqu'à l'été 2021, on vous propose de continuer à faire vivre la rue des Fillettes en mêlant écriture de journaux muraux, créations visuelles, collages sur panneaux, programmation artistique et événements festifs.

FEUILLETON PARTICIPATIF

Comme les activités de chacun, le projet a connu annulation et reports, mais nous travaillons à le faire vivre. Écrivez en atelier ou à distance un épisode du roman-feuilleton participatif. Romancez, fictionnez ou exprimez vos sentiments vis-à-vis du quartier.

Groupe Facebook : Que trament les Fillettes ?
quetramentlesfillettes@gmail.com

ACTIVER LA RUE ET ANIMER L'ESPACE PUBLIC

Après l'avoir déserté si longtemps, retrouvons physiquement l'espace comme lieu de convivialité, d'échanges et de pause. Avec la création du journal de rue, les passants, habitants, salariés et étudiants sont invitésà s'arrêter quelques instants, à observer la rue et à lire les extraits de romans publiés sur les panneaux installés ici et là.

DES TEMPS FORTS D'OCCUPATION ARTISTIQUE DE L'ESPACE PUBLIC

Afin de favoriser la rencontre entre les habitants du territoire, usagers travailleurs, et de valoriser de la rue comme un lieu convivial de proximité, la Fabrique des Impossibles coordonne plusieurs temps conviviaux, festifs et fédérateurs, sur les deux années.

Renseignements : contact@lafabriquedesimpossibles.com

Une initiative de Plaine Commune, Territoire de la culture et de la création, en lien avec les villes de Saint-Denis et d'Aubervilliers.

#CULTURELAVILLE

la fabrique des impossibles · LGT · Saint Denis · AUBERVILLIERS · plaine commune GRAND PARIS

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

certains vieux arbres
ont connu tes ancêtres,
ils peuvent t'en dire
quelque chose

assieds-toi
sur un banc

on va
venir
te parler

détrompe-toi, si cet oiseau
paraît sûr de lui

en fait il vient
d'arriver

se perdre est une

vraie chance, ainsi commencent

les grandes découvertes

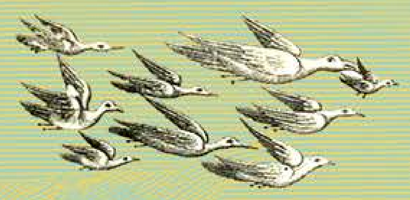
QUE TRAMENT les FILLETTES ?

La Plaine ne serait ni à Saint-Denis ni à Aubervilliers.

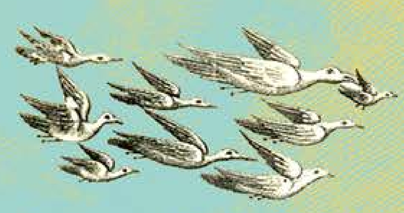
QUE TRAMENT les FILLETTES ?

LA PIÈCE PARLE D'EUX.

L'Île-de-France, pourquoi est-ce une île ?



Tout a une histoire, tout est une histoire.



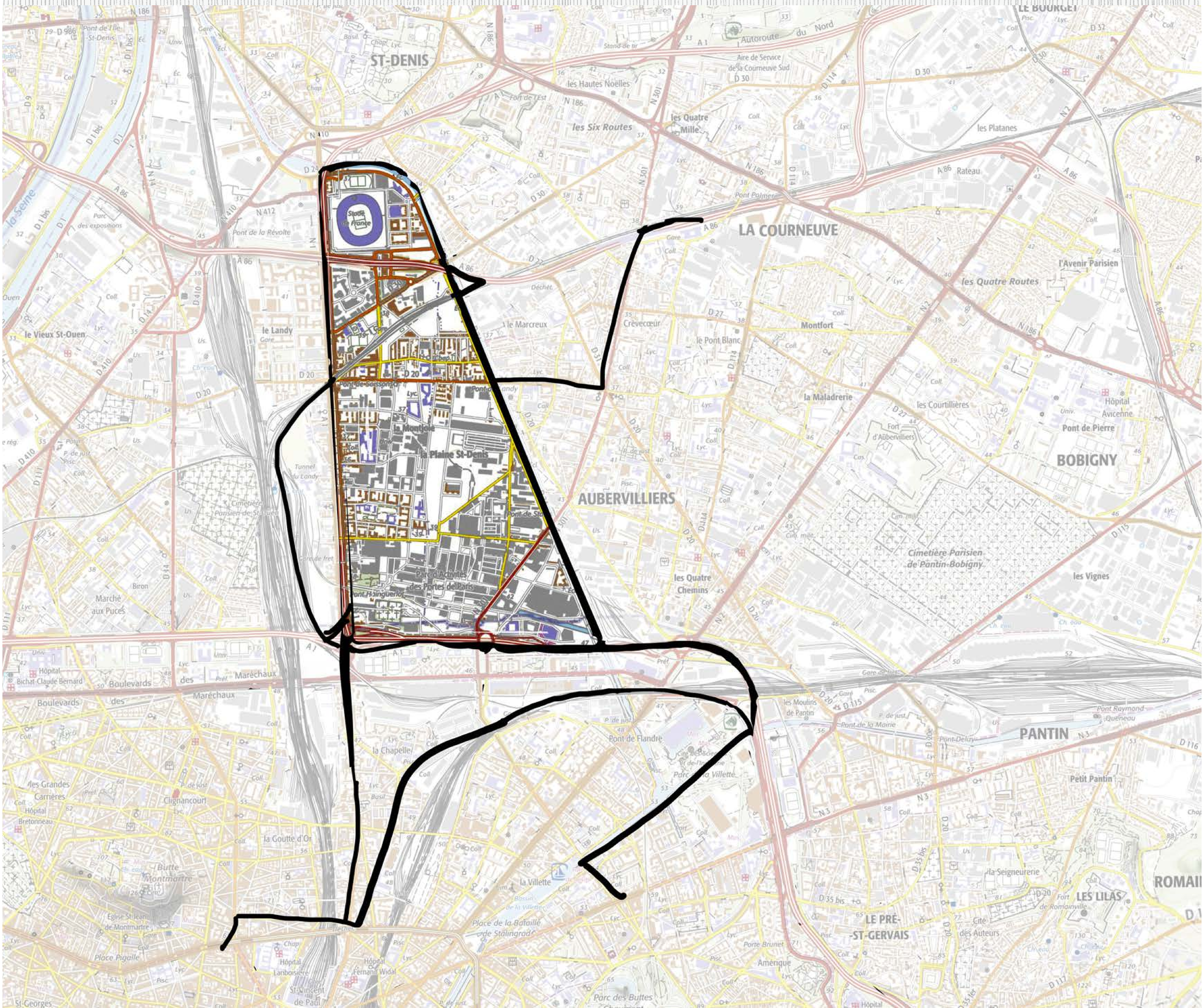
QUE TRAMENT les FILLETTES ?

Derrière
chaque porte,
il y a une personne,
une vie !

QUE TRAMENT les FILLETTES ?

On ne sait s'il s'agit d'entrer ou de sortir.

QUE TRAMENT les FILLETTES ?



QUE TRAMENT les FILLETTES ?

OCCUPATION ARTISTIQUE DE LA RUE EN ATTENDANT LE TRAMWAY

LE PROJET

Né d'obscurs conciliabules en 2019, *Que trament les fillettes ?* est un projet collaboratif de la Fabrique des impossibles et des Grandes Personnes qui a accompagné un temps, jusqu'en juin 2021 les changements radicaux qu'a connus le quartier de la rue des Fillettes et questionné son identité en devenir, avec Plaine Commune, les villes de Saint-Denis et d'Aubervilliers, dans le cadre de #culturelaville.

EN TEMPS DE CRISE

Comme toutes les activités construites autour de rencontres, le projet a traversé des reports, des annulations, des tentatives plus ou moins heureuses pour se poursuivre en ligne, des moments de doute, mais, au total, six ou sept ateliers d'écriture ont pu se tenir, ainsi que plusieurs interventions plastiques, et les affichages du feuilleton et des images inventées par Valentine Hébert ont été au rendez-vous, sur les panneaux d'affichage électoraux détournés rue des Fillettes.

FEUILLETON PARTICIPATIF

Les ateliers d'écriture ont permis de rencontrer des habitants du quartier, des membres des associations d'histoire de la Plaine Saint-Denis et d'Aubervilliers, des femmes du cours de français langue étrangère à la maison de quartier Henri-Roser, des garçons et des filles à la médiathèque Don-Quichotte, des étudiants et étudiantes en logement universitaire, des enfants de l'accueil-loisir du groupe scolaire Le Cordouan-Taos Amrouche de Saint-Denis, et quelques correspondants lointains, en Algérie ou en Belgique. Tous ont contribué à inventer une identité polymorphe, ludique et feuilletée au quartier.

ACTIVER LA RUE ET ANIMER L'ESPACE PUBLIC

Après l'avoir déserté si longtemps, retrouvons physiquement l'espace comme lieu de convivialité, d'échanges et de pause. Le roman feuilleton invite à s'arrêter quelques instants, à observer la rue et à lire les extraits publiés sur les panneaux installés ici et là, et finalement à s'emparer des surfaces disponibles pour exprimer rêves, doléances ou inspirations passagères. À travers des structures ludiques construites avec les habitants, l'Agence GG invite aussi les passants à penser les mutations du quartier, à s'approprier un espace public qui accueillera bientôt le nouveau tramway.

Renseignements : contact@lafabriquedesimpossibles.com

Une initiative de Plaine Commune, Territoire de la culture et de la création, en lien avec les villes de Saint-Denis et d'Aubervilliers.

la fabrique des impossibles · LGT · Saint Denis · AUBERVILLIERS · #CULTURELAVILLE · Plaine Commune Grand Paris